

JEANNE,

DRAME EN SIX PARTIES ET DEUX ÉPOQUES,

PAR MM. BOULÉ, SAINT-ERNEST ET CHABOT DE BOUIN,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 28 mai 1844.

Personnages.	*Acteurs.*
JOSEPH WARTON, négociant, (père noble, — 50 ans)..........	MM. CULLIER.
ROBERT, vieux domestique (accessoire).....................	AUBERT.
UN HUISSIER, UN CONSTABLE, } utilités........................	BERTHOLLET.
Mme WARTON, (1er rôle, — 42 ans)............................	Mlles VIRGINIE MARTIN.*
Mme WARNECK, (mère noble, — 40 ans).........................	LEMAIRE.
RECORS. — POLICEMEN.	

La scène se passe à Glascow en 18.....

* Les auteurs sont heureux de remercier publiquement tous les artistes dont le talent a contribué au succès de JEANNE; pour mademoiselle MARTIN, ils la remercient non seulement de l'énergie et de la sensibilité qu'elle a déployées dans le rôle, trop court pour elle, de CLARY, mais encore, et surtout, de l'obligeance tout aimable qui lui a fait accepter ce rôle bien au dessous de sa réputation et de son talent.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Une chambre à coucher presque entièrement démeublée. — Au fond, une porte à deux battans, ouvrant sur un salon. — Un lit, à gauche, dont on ne voit que les rideaux; une table et deux chaises. — Une cheminée sans glace et sans pendule. — Fenêtres sans rideaux, etc.

SCÈNE I.

WARTON, Mme WARTON, UN HUISSIER, RECORS.

(Au lever du rideau, Warton est assis à droite du spectateur; son accablement et la pâleur de son visage amaigri révèlent les souffrances morales et physiques auxquelles il est en proie. — Appuyée au dossier de la chaise, Mme Warton pleure en silence. — L'huissier est debout sur le seuil de la porte qui donne dans le salon où se tiennent les recors.*

L'HUISSIER, jetant un coup d'œil en scène.
Il n'y a plus dans cette chambre que le lit, la table et les deux chaises que la loi accorde au débiteur insolvable... (S'adressant aux recors.) Enlevez maintenant les meubles de ce salon.

(Pendant que l'huissier a parlé, Warton s'est agité péniblement.)

WARTON, d'une voix altérée.
Toujours cette voix dont les accens me tuent!

Mme WARTON, allant à l'huissier.
Monsieur, au nom de l'humanité!... vous ne voulez pas la mort d'un malheureux?... Prenez tout, dépouillez-nous, puisque tel est votre devoir... mais sans bruit, mais en silence!

(Sur un signe de l'huissier, la porte du salon est fermée.)

* Les indications sont prises du parterre

77355

SCÈNE II.

WARTON, Mme WARTON.

WARTON, *d'une voix faible, et tendant la main à sa femme.*

Merci, Clary, merci!... Grâce à toi, du moins, je ne les entendrai plus.

Mme WARTON.

Warton... mon ami... du courage!... *(Pleurant.)* Misérable William!

WARTON.

Oh! oui, misérable William!... Comme il m'a trompé, l'infâme!... En récompense de ses services, je l'associe à ma maison de commerce, l'une des plus honorables de Glascow... je le fais mon égal, quand, toute sa vie, il ne pouvait prétendre qu'à travailler chez les autres... et lui, il répond à mes bienfaits par un lâche abus de confiance, par un crime!... il me vole, il me tue!... Avec tout mon avoir si péniblement, si loyalement acquis, il me vole mon honneur!... Par lui, la misère à ceux qui vont me survivre... et à moi la honte de mourir en manquant à mes engagemens.

Mme WARTON.

La honte est pour ceux qui, pouvant payer, colorent leur friponnerie de l'apparence d'une faillite, et non pour l'homme d'honneur qui, indignement trompé, abandonne sans hésiter tout ce qu'il possède.

WARTON, *la regardant avec douleur.*

Pauvre et chère Clary!... tu veux me consoler et tu pleures!... A quoi bon d'ailleurs?... tu sais bien que je n'ignore pas les bruits que la calomnie fait courir sur mon compte... N'a-t-on pas dit, ne répète-t-on pas à qui veut l'entendre que William Happer, en s'embarquant à Plymouth pour l'Amérique, ainsi que nous en avons reçu la nouvelle, n'a fait que prendre les devans; que dans peu, moi, son complice et non sa victime, j'irai le rejoindre et partager avec lui le fruit de son vol? Infamie!.. infamie! . Enfin, et c'est là le comble de l'infortune, ô mon Dieu!... ne sais-je pas qu'une plainte en banqueroute frauduleuse a été déposée contre moi, et que bientôt la prison?... Ah! je n'y survivrai pas, Clary, la flétrissure qui m'attend ne frappera qu'un cadavre.

(Il laisse tomber sa tête dans ses mains.)

Mme WARTON.

Toi, mourir... Oh! mais ils ne te condamneront pas... c'est impossible.

WARTON, *après un silence.*

Banqueroutier frauduleux!... quel héritage pour nos pauvres enfans! pour nos deux fils surtout!... Quel coup à leur porter quand, après de longues années de séparation, nous nous réjouissions à l'idée de les revoir!... Sans doute, à cette heure où la douleur nous accable, ils sont heureux à Oxford .. Aujourd'hui Henry doit avoir conquis le titre d'avocat, Georges celui de médecin... tous deux sans doute s'apprêtent à accourir dans nos bras... déjà, en espérance, ils se croient dans la maison paternelle où ils embrassent leur petite sœur qu'ils n'ont pas vue naître, qu'ils ne connaissent pas encore... et dans la maison paternelle ils vont trouver le deuil et la désolation!... Et notre chère petite Marie, l'enfant de ma vieillesse, à peine entrée dans la vie, et déjà si malheureuse!... où est-elle?... que je l'embrasse, que je la voie me sourire!

Mme WARTON.

J'ai cru bien faire en l'éloignant dans ce moment cruel... mais ce soir, tu la verras.

(Warton fait un geste de triste dénégation.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT, *entrant.*

Madame!...

Mme WARTON.

Qu'est-ce, Robert?... qu'y a-t-il?

ROBERT.

Une dame est là... Mme Warneck, qui demande à parler à monsieur.

WARTON, *vivement.*

Mme Warneck!...

Mme WARTON.

Elle ici... dans un pareil moment!...

WARTON.

En effet, ce doit être pour elle un doux spectacle que celui de ma ruine, de mon déshonneur, de mon agonie!... Oh! je ne veux pas lui donner cette joie... Qu'elle s'éloigne... je ne veux pas la voir!

Mme WARTON.

Tu entends, Robert... va, hâte-toi!

(Sortie de Robert.)

WARTON.

Mon Dieu! la présence de cette femme serait-elle l'annonce d'un nouveau malheur?

Mme WARTON.

Pourquoi cette démarche?... Dans quel but?... Que peut-elle te vouloir?

WARTON.

Dieu soit loué! je n'ai avec elle aucune relation d'intérêt... mais cette haine mortelle qu'elle m'a vouée il y a plus de vingt ans...

Mme WARTON.

Oui, une haine dont je suis la cause!

WARTON.

La cause innocente... Et si alors il exista un

coupable, ce fut moi, moi seul... ou plutôt ce fut mon bon ange qui me préserva d'un mariage que je ne contractais que pour satisfaire aux désirs de ma famille... ce fut lui qui, te prenant par la main, t'offrit à mes yeux, ma Clary... ce fut lui encore qui, au moment décisif, m'inspira le courage qui m'était nécessaire... C'était la veille du jour fixé pour la cérémonie, les deux familles étaient assemblées, l'acte qui devait m'enchaîner à une autre était prêt... il n'y avait plus à hésiter... je rompis tout!

Mme WARTON.

Et celle que tu me sacrifiais, celle qui déjà t'appelait son époux, se vit en butte aux sarcasmes, aux risées de toute une ville!

WARTON.

A sa place, ma Clary, tu aurais souffert et pardonné... Catherine Dikson devint mon implacable ennemie!... et sa haine, loin de s'affaiblir, n'a fait que s'accroître; car naguère encore...

ROBERT, rentrant.

Madame!..

Mme WARTON.

Eh bien?...

ROBERT.

Elle refuse de se retirer... Elle est venue, dit-elle, pour voir M. Warton, elle ne s'en ira pas sans lui avoir parlé.

WARTON, très agité, et se dirigeant péniblement vers une chambre à gauche.

Sa vue hâterait ma fin, je le sens... ses reproches, justes peut-être, troubleraient mes derniers momens... Encore une fois, je ne veux pas la voir... qu'elle n'entre pas!

Mme WARTON, vivement.

Cours, Robert... ou plutôt, non, je vais moi-même...

Mme WARNECK, entrant.

C'est inutile, ma bonne dame, me voici!

WARTON, à lui-même.

Trop tard!...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, moins ROBERT.

(Sur un signe de Mme Warton, Robert sort. Warton s'est laissé tomber sur la chaise qui est à gauche.)

Mme WARNECK, avec une douceur hypocrite.

Qu'ai-je entendu, mon cher monsieur Warton?... vous refusiez de me recevoir... moi, une ancienne amie... C'est mal, savez-vous... Mais je comprends... votre santé... On vous dit malade?

WARTON.

On se trompe, madame... c'est mourant qu'il faut dire.

Mme WARNECK.

Ah! croyez que je prends bien part... mon ancienne amitié...

WARTON, gravement.

Il me semblait qu'en fait d'amitié il ne devait y avoir rien de commun entre Catherine Dikson, veuve Warneck, et Joseph Warton.

Mme WARNECK.

Pardonnez-moi... De retour ce matin seulement d'un long voyage à l'étranger, nécessité par mon commerce, jugez de ma surprise... je dirai même de ma douleur... (Mouvement d'incrédulité de Warton et de sa femme.) Oh! n'attribuez pas mon langage à la crainte que pourraient m'inspirer quelques valeurs signées de vous... et dont je me trouve nantie par hasard.

Mme WARTON.

Que dites-vous?... des valeurs!...

Mme WARNECK.

Pour une somme de quinze cents livres sterling.

WARTON, avec effroi.

Vous, ma créancière!... Mais vous savez le malheur qui me frappe?...

Mme WARNECK.

Je sais ce dont on vous accuse.

WARTON.

Vingt-cinq ans de probité sont là pour témoigner en ma faveur... tout le commerce de Glascow peut attester que Joseph Warton s'est toujours conduit en honnête homme... et Dieu, que je prends à témoin, Dieu sait bien que la calomnie seule a pu inventer cette odieuse accusation.

Mme WARNECK.

Écoutez-moi, monsieur Warton... je pourrais vous dire que, comme tant d'autres, je ne crois pas à toutes ces belles phrases... mais je suis franche... j'y crois.

Mme WARTON, avec reconnaissance.

Ah! merci, madame!

WARTON, de même.

Mille fois merci, et pardonnez-moi... car en vous voyant, tout à l'heure, j'avais cru... Merci à vous, qui ne doutez pas de ma probité!

Mme WARNECK, continuant.

Oui, je sais que William Happer vous a volé... je sais encore qu'il n'a pas eu long-temps à s'applaudir de son crime... A quelques milles des côtes d'Angleterre, une tempête a brisé le bâtiment qui le portait.

WARTON.

Ah! Dieu est juste!

Mme WERNECK.

Jeté mourant sur la grève, après avoir vu s'engloutir dans les flots tout ce qu'il vous avait enlevé, William sentit approcher sa dernière heure, et tout à coup, pris d'un beau repentir, sachant qu'on vous accuse d'être son complice...

WARTON et Mme WARTON, vivement.

Achevez!... achevez!...

Mme WARNECK.

Rappelant ses forces qui l'abandonnaient, il a écrit et signé une déclaration solennelle dans laquelle il avoue son vol, et affirme devant Dieu que vous êtes innocent des indignités que l'on vous impute.

WARTON, haletant.

La preuve de cela, madame?... la preuve?...

Mme WARNECK.

Elle existe.

WARTON.

Vous pouvez la produire?...

Mme WARNECK.

Peut-être.

WARTON.

Et vous la produirez, n'est-ce pas?

Mme WARNECK.

Cela dépend de vous.

WARTON, à sa femme, avec épouvante.

Oh! je lis dans ses regards... cette haine que je me suis attirée jadis... Nous sommes perdus!

Mme WARNECK, froidement.

Laissons le passé... et parlons affaire... Voulez-vous vous acquitter envers moi?...

WARTON, avec désespoir.

Mais je suis ruiné!...

Mme WARNECK.

Oh! pas tout à fait... Vous êtes a plaindre sans doute... (Avec ironie.) mais il vous reste... d'abord, l'amour de madame... et peut-être bien quelque chose encore... Vous seriez le seul qu'une telle catastrophe eût complétement ruiné... Ainsi donc, payez-moi ces quinze cents livres... et alors, cette preuve qui vous absout, cette déclaration de William Happer, je me fais fort de la mettre sous les yeux de vos juges.

WARTON, se levant, et avec force.

Ah! je savais bien que vous alliez me proposer quelque chose d'abominable!... C'est-à-dire que si je suis un fripon, si j'ai gardé par devers moi de quoi vous solder aux dépens de mes autres créanciers, vous pousserez la générosité jusqu'à me proclamer, preuves en main, honnête homme!... tandis que si, m'étant honorablement dépouillé de tout, je ne puis, quand je serais assez lâche pour y consentir, voler les autres pour vous satisfaire, votre silence laissera dire sans remords que je suis un infâme!

Mme WARNECK, impassible.

Mes quinze cents livres, ou je me tais.

Mme WARTON, suppliante.

Madame, je vous en conjure!... Madame, c'est la vie de mon époux, c'est l'honneur de mes enfans que je vous demande!

Mme WARNECK.

Tout cela est fort touchant... Mais il me faut autre chose... (A Warton.) Pour la dernière fois, acceptez-vous... oui ou non?

WARTON, s'écriant.

Sans pitié!... (Marchant vers madame Warneck.) Femme vindicative! tu me prouves que je t'avais bien jugée... Mais tes menaces ne sont qu'une lâcheté de plus... Va, je te méprise autant que je te hais!... Sortez, madame!... mais sortez donc! (Il vient tomber épuisé sur la chaise à droite. — Mme Warton, qui a suivi tous ses mouvemens, s'empresse auprès de lui.)

Mme WARNECK, avec rage.

Ah! vous me chassez!... Eh bien! le déshonneur! entends-tu, Joseph Warton?... As-tu donc oublié l'affront dont tu m'as flétrie?... Affront sanglant!... et que tu as renouvelé naguère, quand tu fis chasser mon mari du cercle commercial de Glascow, sous prétexte de dol et d'usure?... Ah! tu as flétri notre nom .. Eh bien! je flétrirai le tien!... Oui! le déshonneur!... le déshonneur pour toi! pour cette femme!... et pour les enfans de cette femme! (Elle sort précipitamment.)

WARTON.

Ah!

(Il s'évanouit —Mme Warton s'agenouille à sa droite et le secourt.)

SCÈNE V.

WARTON, Mme WARTON.

Mme WARTON.

Mon ami, parle-moi... mon Dieu! Warton, que j'entende ta voix!... Ah!... sa main a serré la mienne!...

(Warton revient à lui par degrés; son regard, qu'il a d'abord promené avec égarement, s'arrête enfin sur sa femme.)

WARTON, d'une voix faible.

Clary!... ma Clary!...

Mme WARTON.

Mon ami!...

WARTON, défaillant.

Oh! elle a dit vrai, cette femme!... Pour vous, l'infamie!... Un mourant peut voir dans l'avenir... et je meurs.

Mme WARTON

Mon ami, reviens à toi...

WARTON, se calmant.

Oui, oui... il faut profiter du peu de temps qui me reste... Écoute, Clary... écoute... Dieu m'inspire à ce moment suprême!... Clary, promets-moi d'exécuter en tout mes dernières volontés.

Mme WARTON.

Quoi que tu m'ordonnes. . au nom de Dieu, je te le promets!

WARTON, continuant.

Tu écriras à nos enfans, à Oxford... Tu leur diras tout... Tu leur ordonneras de ne pas reve-

nir à Glascow... de se rendre en Irlande, auprès de sir Andrews, Sollicitor-général à Dublin, mon seul, mon véritable ami... Il les aidera, les protégera... Tu leur diras aussi que je veux... que je veux, entends-tu? qu'ils quittent le nom déshonoré de Warton pour ne le reprendre que le jour où il sera purifié de toute souillure... enfin, que je leur ordonne, à tous deux, de travailler sans relâche à cette réhabilitation!

Mme WARTON, retenant ses larmes.

Ce que tu demandes sera fait.

WARTON, avec effort.

Et toi aussi, ma Clary... jure-moi de ne plus porter mon nom... de ne pas le faire porter à notre fille... et cela, tant qu'il sera frappé de déshonneur.

Mme WARTON, avec solennité.

Je le jure!

WARTON, commençant à s'affaiblir.

Merci... merci... Bientôt, je l'espère, tu pourras aller rejoindre nos fils... Ils travailleront pour leur sœur et pour toi... Mes pauvres enfans... ne pouvoir les embrasser avant de mourir!... Mais toi, ma compagne chérie, tu leur parleras mes derniers embrassemens... ma dernière bénédiction!... (Il l'embrasse à plusieurs reprises, puis, arrachant de son cou un médaillon.) Clary... ce portrait... le tien... (Il le porte à ses lèvres.) votre héritage à tous... le seul, hélas! depuis dix ans, il n'a pas quitté mon cœur... A toi d'abord, ma Clary!... (Il le lui donne.)

Mme WARTON, étouffant ses sanglots.

A moi, jusqu'à la mort!

WARTON, s'éteignant doucement.

Adieu!... adieu tout ce que j'ai aimé sur la terre!... (Il l'embrasse encore.) Mes enfans, je vous bénis!... Mon Dieu! veillez sur la pauvre mère, et sur les orphelins!

Mme WARTON, sanglotant.

Grand Dieu!... ce front pâle et glacé... son cœur ne bat plus!... Ah! ce serait trop affreux!... et vous ne le permettrez pas, Dieu tout-puissant! (Elle cherche à le rappeler à la vie. Elle pousse un cri.) Mort!... (Elle tombe à genoux.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN CONSTABLE; POLICEMEN, Mme WARNECK, au fond.

LE CONSTABLE, s'avançant, un papier à la main.

Monsieur Warton?...

Mme WARTON, d'une voix altérée.

Votre ministère est devenu inutile, monsieur.

Mme WARNECK, s'avançant.

N'écoutez pas cette femme... Faites votre devoir.

Mme WARTON, qui s'est vivement relevée à la voix de Mme Warneck.

Vous!... vous ici!... Ah! le ciel est juste!... et c'est lui qui, en ce moment terrible, t'a conduite en présence de tes victimes!... (Elle court à Mme Warneck et l'amène violemment en scène.) D'un mot tu pouvais ramener la joie dans cette triste demeure, et avec toi le désespoir et la honte viennent d'en franchir le seuil!

Mme WARNECK, se dégageant.

Finissons!

Mme WARTON, élevant les mains.

Malheur et malédiction, mon Dieu! sur celle qui a été sans pitié!... sur celle qui a brisé notre existence et l'avenir de mes enfans, malheur et malédiction!

Mme WARNECK.

Accusé de banqueroute frauduleuse, Joseph Warton appartient à la loi!

Mme WARTON, montrant le cadavre.

Joseph Warton n'appartient plus qu'à Dieu!

Mme WARNECK, reculant.

Mort!

(Le constable et ses agens se découvrent. — Mme Warton retombe à genoux. — Tableau.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

La scène est en Irlande, dans un bois, à un mille du village de Saint-Nichols, et à dix milles de Dublin, deux mois après la première partie.

Personnages.	*Acteurs.*
GEORGES WARTON, sous le nom d'OWEN (1er rôle, — 25 ans)....	M. SAINT-ERNEST.
HENRY, son frère (jeune 1er rôle,— 24 ans)...................	CRILLY.
TOM-BOB, bûcheron, (1er comique, — 30 ans)...................	DAVID-VIALLET.
CRABB, } paysans irlandais (accessoires)...................	ALEXANDRE.
DICK, } paysans irlandais (accessoires)	ROCHEUX.
Mme WARTON	Mmes VIRGINIE MARTIN.
MARIE, sa fille (3 ou 4 ans).	
Mme MILLER, fermière, (caractère,— 30 ans)...	SYLVAIN.
PAYSANS.	

Un bois. — Un carrefour auquel viennent aboutir, de tous côtés, divers sentiers. — Le fond est traversé horizontalement par une colline boisée, praticable. — A gauche, au premier plan, une cabane de bûcheron, près de laquelle est un fragment de rocher servant de banc. — A droite, et adossé à des arbres se perdant dans la coulisse, au premier plan, est également un fragment de rocher.

SCÈNE I.

GEORGES, HENRY.

(Au lever du rideau, ils s'avancent se tenant sous le bras, par un sentier latéral qui, de gauche, descend en scène. — Ils sont en deuil et modestement vêtus. — Ils s'arrêtent à mi-chemin du sentier.)

GEORGES.

C'est ici qu'il va falloir nous séparer, mon frère... (Montrant un sentier à gauche.) Voici le chemin qui mène sur le passage de la voiture publique qui te conduira à Dublin, où tu dois t'embarquer pour l'Écosse .. et de ce côté (Il montre un sentier à droite.) voilà ma route pour me rendre auprès de quelques malades... (Ils descendent en scène.) Bon courage!... Adieu, Henry!

HENRY.

Oh! pas encore, frère; la voiture de Clamross ne passe que dans deux heures, à un mille d'ici tout au plus... laisse-moi te donner tout le temps qui me reste avant mon départ.

GEORGES, allant s'asseoir à droite.

Ce voyage!... Réussiras-tu?... retrouveras-tu notre sainte et noble mère, notre pauvre petite sœur qu'il ne nous a pas encore été donné de voir et de serrer dans nos bras?... Que sont-elles devenues?. . Depuis près de deux mois, pas de nouvelles!

HENRY, qui a pris place près de lui.

Pas un mot depuis cette lettre que notre mère nous adressa à Oxford, après le jugement inique qui déclarait banqueroutier frauduleux notre malheureux père!

GEORGES.

Oui, cette lettre où, après nous avoir transmis les dernières volontés du mourant, elle nous disait qu'elle travaillerait pour notre sœur, en nous recommandant de ne songer qu'à nous-mêmes... (Vivement ému.) Oh! j'ai bien compris... généreuse et sublime femme!... elle veut vivre loin de nous... parce qu'elle craint de nous être à charge.

(Moment de silence et d'émotion.)

HENRY.

Et ce nouveau nom, cette nouvelle demeure, choisis par elle, nous les ignorons... impossible de lui écrire!

GEORGES.

Tu vas la voir, cela vaudra mieux, frère!

HENRY.

Et c'est à sir Andrews que je le devrai!... bon et excellent homme!

GEORGES.

Notre généreux protecteur!... Oh! notre père avait bien raison de compter pour nous sur son amitié sincère et dévouée... Grâce à lui, les fils de Joseph Warton ont pu quitter leur nom, injustement flétri, et prendre celui d'Owen... Grâce à lui, te voilà en mesure de compléter tes études d'avocat... Sollicitor-général, près la haute Cour de Dublin, il t'a admis dans son cabinet où tu travailles utilement... Béni soit-il!

HENRY.

Et toi, frère... le vieux et respectable docteur du village de Saint-Nichols réclamait un aide pour ses travaux au dessus de ses forces, et vite, notre bienfaiteur t'envoie à lui pour le seconder, pour lui succéder un jour sans doute... Oh! à sir Andrews la reconnaissance, le dévoûment de toute ma vie!

GEORGES.

Je lui dois plus encore... Tu le sais, Henry, dès long-temps déjà une sympathie plus forte que ma volonté me portait vers une croyance à laquelle le monde, qui la méconnaît, jette le ridicule et le dédain... Eh bien! ce vieux docteur, à qui sir Andrews m'a adressé, c'est un quaker! le modèle de toutes les vertus, Henry... ici chacun l'estime... chacun l'aime...

HENRY.

Je te comprends, Georges... et ta résolution m'effraie... Toi que le ciel a doué d'une sensibilité si profonde, comment feras-tu pour imposer silence à ton cœur? pour te soumettre aux règles d'une secte dont la froideur et l'insensibilité sont les premiers devoirs?

GEORGES.

Erreur et calomnie, Henry!... Un quaker est un homme comme un autre..? seulement il voit un frère dans chacun de ses semblables: il est l'appui du faible, le consolateur de l'affligé, le père de l'orphelin... Comme les autres, il se passionne, il souffre et pleure... mais, indulgent pour autrui, il n'est rigide que pour lui seul... Un quaker enfin, ne jure pas, ne prend pas Dieu à témoin de la sainteté de son serment... mais une promesse de lui est chose inviolable et sacrée... on peut sans crainte déposer dans son sein le secret de son honneur et de sa vie, et cela quand la conservation de ce secret devrait lui coûter toutes les joies de son cœur, toutes les larmes de ses yeux, tout le sang de ses veines.

HENRY, lui tendant la main.

Fais donc ce que ta conscience te dit de faire... et, quoi qu'il en soit, j'en suis sûr, tu seras toujours un bon frère.

GEORGES.

Et un bon fils... Dis-le à notre mère...

HENRY.

Tu le lui diras toi-même... car je les découvrirai et te les amènerai toutes deux, elle et notre petite Marie... et si Dieu me seconde, avec elles, le bonheur, avec elles la preuve de l'innocence de notre père... Je la verrai cette Mme Warneck, cette implacable ennemie de notre famille, qui, pouvant produire la déclaration de William Happer, a gardé le silence... Oh! l'infâme, l'infâme!

GEORGES.

De la modération, mon ami.

HENRY.

Sois tranquille, je saurai remplir dignement ma mission... C'est aujourd'hui, frère, que commence notre tâche filiale, la tâche sacrée qui a pour but la réhabilitation de l'innocent!

GEORGES.

Et, Dieu aidant, nous l'accomplirons, mon frère.

HENRY, se levant et se découvrant.

Oh! oui... du haut du ciel, votre demeure maintenant, écoutez-nous, mon père... Je vous le jure!

GEORGES, même jeu.

Mon père, je te le promets!... (Ils sont aux bras l'un de l'autre.) Allons, pars... l'heure s'avance... Adieu, Henry... adieu!... que le ciel te conduise!

GEORGES et HENRY.

Adieu, frère!... adieu!...

(Henry s'éloigne par un sentier à gauche et disparaît. — Georges se dirige vers le fond. Après quelques pas, il se retourne, fait encore un signe d'adieu à Henry, et disparaît à son tour par un sentier à droite. — Au même moment, la porte de la cabane s'ouvre, et Tom-Bob une hache de bûcheron à la main, paraît sur le seuil, à demi éveillé.)

SCÈNE II.

TOM-BOB, seul et bâillant

Ah!... tiens! on dirait qu'il fait du brouillard à c'matin... (Il se frotte les yeux.) Qu'est-ce que j'dis donc?... le temps est superbe!... Ah! j'sais... ça vient de c' qu' hier au soir j'ai sifflé un coup d' trop... Voyons: quelle heure est-il à l'horloge du bon Dieu?... Là, je l'aurais parié... l'soleil est déjà au pied du vieux chêne, et il y a plus d'une heure que je devrais être là-bas, dans la forêt, à faire mes fagots... C'est qu'il est sournois tout d'même le genièvre de la mère Slipslop... Allons, vite, à l'ouvrage!

(Tout en parlant, il a fermé la porte de la cabane; il jette sa hache sur son épaule, et s'éloigne par un sentier de droite en chantant:)

AIR: De M. Amédée Artus.

Un soir, Jenny la blonde
S'en allait en chantant:
« Que faire dans ce monde?... »
— Eh! mordieu! mon enfant:
Aimer dans sa jeunesse,
C'est le suprême bien...
Aimer, aimer sans cesse...
Après cela plus rien!

SCÈNE III.

Mme WARTON, MARIE, PAYSANS.

(Quand le chant de Tom-Bob a cessé, un tumulte et un bruit de voix se font entendre au loin, à droite, et se rapprochent peu à peu.)

VOIX, à droite, dans le bois.

La voilà !... la voilà !... Par ici ! par ici !...

(En ce moment, une femme tenant dans ses bras une petite fille, traverse rapidement, de droite à gauche, la colline du fond, et disparaît. — Elle est aussitôt suivie de plusieurs paysans armés de bâtons. — La scène reste vide, les cris continuent. — Bientôt, la femme poursuivie reparaît, débouchant en scène par un sentier latéral de gauche. — C'est Mme Warton étreignant Marie. — Elle est haletante, épuisée; son visage pâle et amaigri annonce une longue souffrance, et son aspect une profonde misère. — Arrivée en scène, elle prête l'oreille dans la direction des voix !)

Mme WARTON, épuisée, avec effroi.

Ils approchent !... mes forces me trahissent... Mon Dieu, veillez sur mon enfant ! (Serrant Marie contre sa poitrine, elle cherche un abri du regard. — Les cris se rapprochent) Les voici !... les voici !... Ah ! fuyons !

(Elle reprend sa course et disparaît dans le fourré de droite.—Au même instant, les paysans accourent en scène par divers sentiers.)

CRABB, à Dick.

Eh ben ?...

DICK.

Rien !...

CRABB.

Rien, non plus... Quand j'vous disais que c'était la sorcière... j'l'ai bien reconnue... la vieille Mabel... l'incendiaire, la voleuse d'enfant... et nous la laissesions échapper !...

TOUS.

Non, non !

DICK

Mais, sorcière ou non, elle ne peut pas être loin... Courons, les enfans... Vous, par ici ; nous, par là !...

(Il indique deux sentiers, à droite et à gauche.)

TOUS.

Courons !... A l'incendiaire !... à la sorcière !...

(Brandissant leurs bâtons, ils se précipitent dans les deux sentiers indiqués. — Lorsqu'ils ont disparu, Mme Warton sort du fourré à droite, et s'avance avec précaution. —Long silence, pendant lequel elle s'assure que les paysans se sont éloignés.)

SCÈNE IV.

Mme WARTON, MARIE.

Mme WARTON.

Ils sont partis !... Nous sommes sauvées !... (A genoux.) Merci, mon Dieu !... merci pour mon enfant !... Mais s'il revenaient... impossible de leur échapper cette fois... Mes forces sont épuisées... et rien pour les réparer... La faim depuis deux jours... (Se soutenant à peine.) Mon Dieu !... me faudra-t-il donc mourir ici ?... (Elle se traîne avec effort, en se soutenant aux arbres, et va reprendre son enfant dans le fourré à droite.) Pauvre cher ange !... quatre ans à peine, et avoir déjà tant souffert !... (Elle la dépose sur le fragment de rocher. — Puis la contemplant tristement.) Elle s'est assoupie... (Elle l'embrasse doucement et continue.) Chère petite... c'est pour elle, pour elle seule que, reconnue dans ce quartier retiré, malgré le faux nom sous lequel je m'étais cachée... sans travail, sans ressources, j'ai entrepris ce long et douloureux voyage... C'est pour elle que j'ai mendié !... (Avec exaltation.) Pour elle, je dois vivre encore !... le temps seulement d'arriver jusqu'à Dublin, auprès de sir Andrews qui me dira où sont mes fils... Le temps de la remettre entre leurs bras et de leur crier : Voici Marie, voici votre sœur !... et puis, prenez ma vie, Seigneur, et réunissez-moi à mon époux !... Mais si je ne pouvais arriver jusqu'à eux... si la mort... Que deviendrait mon enfant ?... (Portant la main à son sein.) Ces papiers qui renferment tout l'avenir de la pauvre petite... (Elle se fouille rapidement.) Grand Dieu !... que sont-ils devenus ?... Tout à l'heure, dans ma course précipitée.. Perdus ! .. perdus !... Non, non !... les voici ! les voici !... Allons, Marie... réveille-toi... Sortons de cette forêt... gagnons la route... (Elle chancelle.) Je ne puis... Mon Dieu ! venez-moi en aide !... (Elle s'empare de Marie et fait quelques pas.) Impossible... j'y vois à peine .. Ah ! cette cabane !... Là, peut-être... une femme... une mère... Elle ne me repousserait pas, elle !... (Tenant Marie d'une main, elle s'est dirigée, en chancelant, vers la cabane, près de laquelle elle tombe épuisée.) Ah ! le sort est sans pitié... Ma dernière heure est venue, je le sens... (D'une voix faible.) Du secours !... du secours !... Ces hommes... s'ils revenaient du moins... Ce n'est qu'à moi qu'ils en veulent... Je les implorerais pour mon enfant... Mon Dieu ! guidez ici leurs pas !... Mon Dieu !... quelqu'un à qui je puisse remettre ces papiers, l'unique héritage de ma fille... Personne !... Ah ! c'est le ciel qui m'inspire !... (Elle tire de sa poche un paquet cacheté qu'elle place dans le sein de Marie.) Là... sur le cœur de cet ange, ils seront en sû-

reté... Mon Dieu! veillez sur ce dépôt sacré... veillez sur l'orpheline!

(Elle appuie ses lèvres sur le front de Marie; puis, s'affaissant, elle tombe privée de sentiment. — On entend, à peu de distance la voix de Tom-Bob, qui chante :)

Un soir, Jenny la blonde, etc.

(Au moment où Tom-Bob, portant un fagot sur son épaule, entre en scène par le sentier de droite, qu'il a pris en sortant, Mme Miller débouche par un sentier latéral de gauche.)

SCÈNE V.

Mme WARTON, évanouie, MARIE, Mme MILLER, TOM-BOB, puis LES PAYSANS.

TOM, rencontrant Mme Miller.

Tiens! c'est vous, mame Miller!...

Mme MILLER.

Mon Dieu, oui... tout le monde était occupé à la ferme, et j'avais affaire à Clamross.

TOM, déposant son fagot.

Ouf! v'la qu'est fait pour à c'matin.

(Mme Warton pousse un gémissement.)

TOM.

Qu'est-ce que c'est donc?

Mme MILLER, inquiète.

Qu'y a-t-il?...

TOM.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que je vois là?...

(Tom et Mme Miller courent à Mme Warton.)

Mme MILLER, à Marie qui s'est éveillée.

N'aie pas peur, ma petite... (Regardant Mme Warton.) Pauvre chère femme... évanouie, monraute... Nous arrivons à temps.

(Tom soulève Mme Warton, et la fait asseoir près de la cabane.)

Mme WARTON, ouvrant les yeux.

Où suis-je?... (Son regard tombe sur Marie qu'elle presse vivement sur son cœur.) Chère enfant!... j'ai cru que Dieu nous séparait pour toujours!

Mme MILLER.

Du sang!... Qu'vous est-il donc arrivé, ma chère femme?

Mme WARTON, d'une voix faible.

Aux approches de ces bois, des hommes m'ont poursuivie, maltraitée... Heureusement, leurs coups n'ont atteint que moi.

TOM.

C'est donc ça, l'vacarme qu'j'ai entendu en fagottant... On aurait juré que l'diable tenait sabbat dans la forêt... Les gredins!

Mme MILLER.

Seigneur Jésus!... elle souffre, et je n'ai rien.

TOM.

Attendez, mame Miller, j'ai là mon déjeuner... (Tirant un morceau de pain de sa poche.) Tenez, ma brave femme; n'y a pas autre chose pour le moment dans le garde-manger.

Mme WARTON.

Oh! merci! merci!...

(Elle donne le pain à Marie.)

TOM, lui présentant sa gourde.

Tenez!

Mme WARTON s'empare de la gourde et boit.

Mme MILLER.

T'es un brave garçon, Tom!

TOM.

Dame! quand on l'peut...

Mme WARTON, remettant la gourde à Tom.

Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour nous... A présent, mon enfant, partons!...

(Elle se lève.)

TOM.

Partir... Pas d' ces bêtises-là!... Reposez-vous encore un peu.

Mme MILLER.

Tom a raison : seulement, au lieu d'rester ici, venez avec moi à la ferme.

TOM.

Ah! ça, je n' dis pas, vous y serez mieux... Sans compter qu' nous avons m'sieur Owen, not' nouveau docteur, qui vous rétablira tout à fait.

Mme MILLER.

Un mille à faire, tout au plus... La première ferme en entrant à Saint-Nichols, c' village qu'on aperçoit d' là-haut.

(Elle indique la colline du fond.)

Mme WARTON.

Mais ces hommes si acharnés après moi... ils battent encore ce bois, ils me cherchent... Si nous allions les rencontrer!...

Mme MILLER.

Eh bien! j' leur conseille d' venir s'y frotter!...

(Ici, on entend au lointain de nouvelles clameurs qui vont se rapprochant.)

Mme WARTON, s'élançant, effrayée, vers la droite.

Tenez! les entendez-vous?... Ils sont exaspérés, furieux!

TOM.

Ils reviennent de c' côté!

(Tout à coup les paysans, débouchant par la droite, paraissent sur la colline, d'où ils se montrent à Mme Warton.)

LES PAYSANS.

La voilà!... la voilà!

(Ils traversent la colline et disparaissent à gauche.)

TOM.

Dans un instant, ils seront ici!

Mme MILLER.

Vite, par là!... (Elle indique un sentier à droite.) Viens, petiote! (Elle s'empare de Marie.)

TOM.

Allez!... moi, je n'bouge pas de là!... et j'vous réponds qu'pas un n'mettra l'pied dans ce sentier!...

Mme MILLER, entraînant Mme Warton par le sentier de droite.

Venez! venez!

SCÈNE VI.

TOM-BOB, puis aussitôt CRABB, DICK, PAYSANS.

(Les cris ont été croissant.)

TOM, ramassant sa hache.

Dieu merci! j'ai l'poignet solide... Allons!... à moi, ma mignonne!... car il pourrait bien y avoir du grabuge!

(Entrée des paysans par la gauche. — Tom se place vivement devant le sentier de droite.)

CRABB.

Elle était ici!... Où est-elle passée?... Il nous la faut!

TOM.

Oui! oui! il nous la faut!

TOM.

Est-ce bien possible, qu'vous en ayez comme ça après une créature du bon Dieu?... Voyons, qu'est-ce qu'a vous a fait?

DICK.

C'qu'elle nous a fait?.. Il demande c'que nous a fait la vieille Mabel?... Mais toi, tu n'la connais pas... To n'es que d'puis deux mois dans l'pays, et en v'là trois qu'elle en a été chassée pour ses méfaits!.. C'est bien elle!

TOM.

Et moi, j'vous dis qu'non!

CRABB.

En tout cas, elle n'est pas d'la paroisse!

TOM.

J'entends... Du moment qu'elle n'est pas d'la paroisse, elle n'a pas l'droit d'être malheureuse.

DICK.

D'puis l'dernier incendie, m'sieur l'shérif a ben recommandé d'donner la chasse à tous les vagabonds!

CRABB.

Pas tant d'raisons!... A moi les autres!... (Montrant le sentier.) Elle n'a pu fuir que d'ce côté!

(Les paysans font un mouvement vers le sentier indiqué par Crabb.)

TOM, levant sa hache.

L'premier qui fait un pas d'plus, j'eu fais un fagot!

DICK.

Ah! c'est comme ça!...

CRABB.

Est-ce que, par hasard, tu crois nous faire peur?

TOM.

N'avancez pas!... ou j'taille!

(Ici, Mme Miller, portant Marie et soutenant Mme Warton, traverse la colline de droite à gauche.)

DICK, les apercevant.

Eh! c'est elle!.. c'est la mendiante!

TOUS.

Courons! courons!

(Ils font volte-face et s'élancent par le sentier de gauche. Georges paraît au fond.)

TOM, hors de lui.

Oh! les bandits!... les gueusards!

(Pendant cette réplique, Georges s'est avancé, entrant par un sentier à droite.)

SCÈNE VII.

TOM-BOB, GEORGES, puis Mme MILLER et MARIE, puis CRABB, DICK et TOUS LES PAYSANS.

GEORGES, à tous.

Pourquoi ces clameurs?... qu'y a-t-il donc?

TOM.

Une indignité, une abomination, m'sieur Owen... Une pauvre femme, une mère à qui ces brigands-là donnent la chasse, comme si qu'c'était une bête malfaisante!

GEORGES, s'écriant.

Les malheureux!

TOM.

Ah! qu'n'êtes-vous arrivé plus tôt!... ils vous auraient écouté, vous, m'sieur l'docteur... Mais peut être ben qu'il en est temps encore!

GEORGES.

Oui!... oui!... courons, mon ami!

(Ils vont s'élancer dans le sentier de gauche quand Mme Miller en sort précipitamment avec Marie.)

TOM, à sa vue.

Seule?...

GEORGES.

Et cette femme?...

Mme MILLER, haletante.

Ben loin, si elle a toujours couru!...

GEORGES.

Expliquez-vous?

Mme MILLER.

A la vue d'ceux qui venaient d'se précipiter comme des furieux dans l'sentier où nous cheminions, l'effroi s'est emparé d'la malheureuse. « Sauvez mon enfant! m'crie-t-elle; si Dieu veut que j'succombe, s'il me refuse la force d'atteindre Saint-Nichols et vot'ferme, n'l'abandonnez pas!.. » sur elle, vous trouverez... » Et sans pouvoir

achever, éperdue, folle, elle s'élance dans l' premier fourré qu'elle rencontre... Il était temps, car les pendards étaient sur not' dos!... Tenez, m'sieur l' docteur, v'là c'que j'ai trouvé sur l'enfant.

GEORGES.

Un paquet cacheté! (Il le prend.)

TOM.

Voyez donc, m'sieur Owen... on dirait qu'y a queuqu' chose d' griffonné.

GEORGES.

Oui:.. quelques mots tracés d'une main tremblante... à demi effacés.... C'est à peine lisible... (Lisant.) « Pour ma fille... quand elle aura quinze ans. »

TOM.

Tiens, c'est drôle! (Ici on entend un grand cri au loin.) Avez-vous entendu?...

(Il remonte la scène.)

Mme MILLER, tremblante.

Oui...

GEORGES, de même.

Ce cri m'a glacé!...

Mme MILLER.

Et moi aussi...

TOM, qui a remonté la scène.

Eh! tenez, les v'là qui reviennent...

Mme MILLER.

O mon Dieu!... qu'est-il donc arrivé!

TOM.

Les scélérats auront fait queuqu' malheur, c'est sûr! (Rentrée des paysans.)

TOUS, à la vue de Georges.

M'sieur l'docteur!...

(Ils font un mouvement pour s'éloigner.)

GEORGES.

Arrêtez!... (Les paysans demeurent immobiles.) Est-ce un crime que vous venez nous apprendre?

CRABB, sans lever les yeux.

Un malheur, m'sieur Owen... L'ciel nous est témoin qu'nous n'voulions qu'effrayer c'te mendiante, et la renvoyer du pays.

GEORGES, vivement.

Achevez!...

CRABB.

Nous la poursuivions... lorsqu'en voulant traverser l'petit pont qui est sur l'précipice qu'nous appelons l'*Saut du Loup*... la planche à chaviré... et la pauvre femme...

DICK.

Nous l'avons vue rouler d'rocher en rocher jusqu'au fond du torrent!

GEORGES, Mme MILLER et TOM.

Ciel! (Moment de morne silence.)

TOM.

Oh! les misérables!

CRABB, courbant la tête.

Pardon, m'sieur l'docteur!

TOUS.

Pardon! pardon!...

GEORGES, avec force.

C'est à Dieu qu'il faut crier pardon!... à Dieu qui vous demandera compte un jour de l'action criminelle que vous avez commise!

Mme MILLER, embrassant Marie.

Pauvre enfant... va, j'aurai bien soin d'toi... Il m'semble que l'bon Dieu m'l'envoie tout juste pour remplacer l'petit ange qu'j'ai perdu il y a six mois... (A Marie.) Oui, tu seras ma fille!... Oui, mon Richard sera ton frère!

GEORGES, à lui-même, avec émotion.

Cette enfant... le même âge que notre Marie... Oh! je ferai pour elle ce qu'en pareille occasion je voudrais qu'un autre fît pour ma sœur!

Mme MILLER.

C'est dit: je l'adopte!.. j' l'élèverai... j' serai sa mère!

GEORGES.

Moi, je lui servirai de père... je veillerai sur elle!

TOM.

Tom n'a qu'son cœur... eh bien! Tom l'aimera!... Eh! tenez... j' commence tout de suite!...

(Il l'embrasse.)

GEORGES.

Que le ciel nous donne le pouvoir de remplir notre tâche d'adoption!.. (A Mme Miller et à Tom.) Et maintenant, prions pour celle qui n'est plus... (Aux paysans.) Et vous, demandez pardon à Dieu d'avoir fait cette enfant orpheline!... A genoux tous!

(Tous s'agenouillent avec recueillement. — Tableau.)

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME PARTIE.

La troisième et la quatrième parties se passent à Saint-Nichola; les cinquième et sixième à Dublin, QUATORZE ANS après la SECONDE PARTIE.

Personnages.	*Acteurs.*
GEORGES, sous le nom d'OWEN (40 ans)	MM. SAINT-ERNEST.
HENRY, idem. (39 ans)	CHILLY.
RICHARD, fils de Mme Miller (jeune 3e rôle, — 25 ans)	LATOUCHE.
ÉDOUARD, fils de Mme Warneck (jeune premier, — 25 ans)	LACRESSONNIÈRE.
TOM-BOB (45 ans)	DAVID.
JACK (utilités, — 60 ans)	MARTIN.
PREMIER PAYSAN	ALEXANDRE.
DEUXIÈME PAYSAN	ROCHEUX.
UN GREFFIER	BERTHELOL.
MARIE, sous le nom de JEANNE (jeune première, — 18 ou 20 ans).	Mmes DESLANDES.
Mme WARNECK, sous le nom de lady WILMORE (55 ans)	LEMAIRE.
Mme MILLER (45 ans)	SYLVAIN.
UNE PAUVRE FEMME	
GENS DE JUSTICE. — GENS DE LA FERME, etc.	

A la ferme de Mme Miller. — Une cour plantée d'arbres. — A gauche du spectateur, un pavillon dont la porte d'entrée ouvre en scène; la fenêtre qui fait face au public est ouverte et laisse voir, rangés sur des rayons, des fioles et des bocaux composant l'attirail d'une petite pharmacie. — A gauche aussi, en arrière du pavillon, est un mur séparant la cour du jardin du docteur. — A droite, les bâtimens servant de granges et d'écuries. — Plus loin, dans l'angle de droite, une porte charretière. — Au fond, le corps de logis avec perron descendant en scène. — En avant, à droite et à gauche, un banc de pierre; çà et là des ustensiles de labourage, etc.

SCÈNE I.

Mme MILLER, MARIE, TOM-BOB, PAUVRES GENS DU VILLAGE, HOMMES et FEMMES.

(Au lever du rideau Marie est dans le pavillon. Mme Miller est appuyée à la balustrade du perron. — Tom et les pauvres occupent le milieu de la scène.)

TOM.

Voyons, chacun son tour... Les anciens d'abord... Ah çà! vous avez tous une ordonnance de m'sieur le docteur?

UN PAYSAN.

V'là la mienne!

UNE FEMME.

La mienne!

TOUS.

La mienne!

TOM.

C'est qu' m'sieur Owen a ben recommandé à mamselle Jeanne de n' pas délivrer d' médicamens sans un chiffon d' papier d' sa main.

(Pendant ce dialogue, Jeanne est sortie du pavillon.)

JEANNE, à un vieillard.

Eh bien! Jack... le docteur assure que votre femme est tout à fait hors de danger?

LE VIEILLARD.

Grâce à ses bons soins et à votre bienfaisance, mamselle, la pauvre vieille en réchappera malgré ses soixante-dix-huit ans.

JEANNE, s'adressant à une vieille femme.

Et vous, la mère... comment va votre mari?...

LA FEMME.

Avant qu'il soit huit jours, ma bonne demoiselle, l' cher homme sera en état d' venir vous remercier lui-même.

JEANNE, à tous.

Venez, mes amis!

TOM.

Suivez not' demoiselle... et, vous savez, vous sortirez par la petite porte qui donne sur la ruelle.

(Jeanne entre dans le pavillon. Les paysans l'y suivent chacun à son tour. En ce moment, Mme Miller descend en scène. — Tom va à elle.)

TOM.

Qu'en dites-vous, bourgeoise?... n'est-un pas ben heureuse d'avoir servi d' mère à un bijou qu'un chacun affectionne?

Mme MILLER.

Oh! oui, ben heureuse!... et je l' suis doublement aujourd'hui, Tom-Bob... Dans une heure j'aurai revu et embrassé mon fils!...

TOM.

Ça vous f'ra plaisir, hein ?...

Mme MILLER, avec effusion.

Dame !...

TOM.

Après tout, c'est bien naturel... On est mère ou on ne l'est pas... C'est égal, bourgeoise... si vous m'aviez demandé mon avis...

Mme MILLER.

Eh bien ?...

TOM.

Eh ben ! j' vous aurais conseillé de n' pas tant vous presser d' rappeler m'sieur Richard.

Mme MILLER.

Qu'est-ce que tu m'chantes ?

TOM.

J'chante sur c' tair-là !... Il y a six mois, votre sœur, une grosse fermière du comté d' Clare, s' trouve subitement veuve... Très bien !.. J' dis très bien, à cause d' la circonstance... Restée seule à la tête d'une grande exploitation, elle vous prie d' lui envoyer un queuqn'un d' sûr... Pour des raisons à vous connues et qu' j'approuve, vous lui expédiez m'sieur Richard... A merveille !... Mais v'là qu' tout à coup vot'cœur de mère perd patience... et c'est à peine si not' amoureux peut avoir eu l' temps de s' faire à l'idée qu' mamselle Jeanne n' s'rait jamais sa femme.

Mme MILLER.

Qu' veux-tu?... avec mon Richard s'était éloignée la moitié de mon bonheur... J' n'y tenais plus... Ah ! pourquoi Dieu a-t-il fait qu' Jeanne n'éprouve pour lui que l'affection d'une sœur?...

TOM.

C' qui n'empêche pas qu' si vous l'aviez laissé faire, la pauvre enfant s' s'rait sacrifiée par reconnaissance.

Mme MILLER, vivement.

J'aurais ben voulu voir ça !...

TOM.

Elle en était capable, savez-vous ?... C' n'est pas sa faute, non plus, si l' sentiment n'est pas venu... J'suis ben sûr qu'elle y a fait tout son possible... Mais il n'y a pas eu moyen... l'eau et le feu, ça n' peut pas s'entendre... Elle, la douceur en personne... tandis qu' lui, une tête chaude, un vrai cerveau brûlé... Tout vot' portrait, bourgeoise... sauf c' qui s'en manque.

Mme MILLER.

Sais-tu, Tom, qu' t'es ben sévère pour ton jeune maître.

TOM, avec humeur.

Aussi pourquoi fait-il du chagrin à c'te chère enfant-là ?... Pourquoi qu'il s'avise d'en tomber amoureux fou, quand ça n' lui plaît pas, à elle?... Quand il était écrit là-haut qu'elle en aimerait un autre ?... Tout ça fait, bourgeoise, qu' j'aurais mieux aimé l' voir rester queuqu' temps d' plus là bas... tout ça fait que je crains ben qu' dans son retour il n'y ait encore d' la peine pour vot' enfant d'adoption.

Mme MILLER.

Rassure-toi, mon bon Tom... Richard est un homme après tout... et puisqu'il revient... sois-en certain, il revient ben guéri.

TOM.

L' bon Dieu l' veuille !

(Jeanne descend du pavillon, dont les pauvres sont sortis successivement par la coulisse.)

Mme MILLER, à Jeanne.

Oh ! ça doit être un heureux jour que celui qui commence par une bonne action!... Mais avant qu'il soit une demi-heure, la voiture publique passera au pied de la côte... Prends vite ta mante, Jeanne, et viens au devant de mon Richard... (Elle l'embrasse au front.) de ton frère.

JEANNE.

Tout de suite, mère... (A part, allant prendre sa mante sur le banc à gauche.) Plus qu'elle, peut-être, il me tarde de le revoir !

Mme MILLER.

Partons !

(Sortie de Mme Miller et de Jeanne par la porte charretière.)

SCÈNE II.

TOM-BOB, puis HENRY.

TOM, les regardant s'éloigner.

En v'là deux créatures du bon Dieu !... Il n'y aura jamais là haut assez d'récompenses pour les payer d' tout l' bien qu'elles auront fait ! (Ici la petite porte du jardin s'ouvre, Tom, qui s'est retourné au bruit, ajoute :) Ah ! v' là m' sieur l' docteur !

HENRY, paraissant.

Pas tout à fait, mon garçon.

TOM, stupéfait.

Ah ! bon Dieu !... c'est-il bien possible ?... m'sieur Henry Owen !...

HENRY.

Moi-même, mon bon Tom... et n'ayant pas trouvé chez lui mon frère, qui est en course dans le village...

TOM.

Auprès d' queuque malade, c'est sûr.

HENRY, continuant.

Je me suis rappelé la petite porte qui communique de son jardin à la ferme, et je suis venu souhaiter le bonjour à Mme Miller.

TOM.

C'est ben honnête à vous, mon magistrat... mais vous n'avez pas d' chance... c'est à la ferme comme chez vo t' brave frère : visage d' bois. Mais

pas pour long-temps... Il y a jolimeot du nonveau, allez, d'puis vot'dernière visite!... bentôt deox ans, pas vrai?... Ça, attendu qu' vous avez passé les vacances dans vot'lit, en compagnie de la fièvre... Mais j'jase, et je n'vous offre seulement pas d'vous rafraîchir... J'oublie que d'Dublin ici, il n'y a pas moins d'dix bons milles.

HENRY, refusant.

Merci, mon ami, merci...

TOM.

Vous auriez tort de vous gêner, au moins... La case, la maison et ceux qui l'habitent, tout est à vot'service, entendez-vous?

HENRY, souriant.

Je le sais... Mais parlez-moi un peu de mon frère, parlez-moi de sa gentille protégée.

TOM.

D'mamselle Jeanne?... Hein! vous m'prenez par mon faible, m'sieur l'magistrat.

HENRY.

Il y a deux ans, elle promettait d'être bien jolie.

TOM.

Eh ben, elle a tenu plus qu'elle n'promettait... Et un cœur!... à l'avenant du physique... Vot'digne quaker de frère, lui, est toujours l'médecin des malheureux, et Jeanne, éduquée par lui, prépare d'ses mignonnes mains les médicamens qui leur rendent la santé... La bourgeoise lui a fait bâtir tout exprès c'pavillon qu'la chère enfant appelle son laboratoire, sa petite pharmacie... Ah! dame! c'est sa propriété, son domaine à elle seule... Elle seule à les clés d'tout là-dedans... et c'est à l'achat de c'qui lui est nécessaire au soulagement des malheureux qu'elle emploie son boursicot, que d'son côté c'te brave mame Miller a soin d'entretenir ben rondelet... Aussi, dans tout l'village, vieux comme jeunes, riches comme pauvres... les pauvres surtout, l'ont surnommée l'ange d'Saint-Nichols!

HENRY.

C'est doux, n'est-ce pas, quand c'est notre enfant que l'on bénit?...

TOM.

Not'enfant!... Oui, j'peux, moi aussi, l'appeler mon enfant!... et d'là-haut, oùs' qu'à coup sûr elle a trouvé place, sa pauvre mère doit nous sourire, car nous avons tous ben tenu la promesse qu'nous avions faite d'aimer la chère petite!

HENRY.

Rien ne lui a manqué, ni les soins, ni l'affection!

TOM.

C'est-à-dire qu'dès l'premier jour, la bourgeoise n'a pas fait d'différence entre l'orpheline et son fils Richard... Et m'sieur l'docteur donc!... en v'là un qui s'ferait hacher menu pour elle!... Moi, qu'étais pauvre, j'ai dû leur céder l'plus fort d'la tâche... mais toujours est-il qu'je n'l'ai pas quittée... J'ai planté là mon métier de bûcheron, et j'suis entré garçon d'ferme chez mame Miller, afin d'voir tous les jours, à toute heure, ma petite Jeanne, comme l'a baptisée la bourgeoise, du nom d'sa fille à elle, qu'elle avait perdue quelqu'temps auparavant... Dame! il a ben fallu lui fabriquer un nom, puisque la pauvre petite, qui n'répondait qu'par des sanglots à toutes les questions qui lui étaient adressées, n'a jamais pu dire l'sien.

HENRY, se levant.

Et ce paquet cacheté, trouvé sur Jeanne, sait-on enfin ce qu'il contenait?...

TOM.

Comme le recommandaient les queuqu'mots que m'sieur Georges avait fini par déchiffrer sur l'enveloppe, il a été remis à not'enfant dès qu'elle a été une demoiselle... Quant à c'qu'il y avait dedans, c'est l'secret d'Jeanne... elle se tait, et nous respectons son silence... La volonté d'une mère, un secret qui nous vient d'elle, c'est sacré ça!...

HENRY, à lui-même.

Étrange mystère!

TOM, continuant.

L'essentiel, c'est qu'Jeanne soit heureuse... et elle l'est; Dieu merci!... sans compter c'qui s'mitonne tout doucement.

HENRY.

Quoi donc?...

TOM.

C'est ça qui fera du bruit dans l'pays!

HENRY.

Que voulez-vous dire?...

TOM.

Qu'avec l'aide de Dieu, la petite orpheline sera bentôt peut-être une grande dame!

HENRY.

Comment?

TOM, confidentiellement.

M'sieur Édouard de Wilmore, un digne et beau jeune homme, veut à toute force en faire sa femme!...

HENRY, à lui-même.

De Wilmore?... Mais la famille de ce nom est éteinte.

TOM.

Oh! j'n'en sais rien; mais tout ce que j'sais, c'est que... m'sieur Édouard est quasi not'seigneur... ça, attendu qu'sa mère, une grande dame, une duchesse pour le moins, a acheté il y a six mois, l'domaine d'Wilmore dont dépend c'te ferme... et en v'là quatre que m'sieur Édouard est au château, à six milles d'ici, oùs' qu'il a surveillé les réparations, en attendant sa mère, qui n'est arrivée que depuis huit jours.

HENRY.

Mais cette Mme de Witmore, si haut placée, dites-vous, consentira donc?...

TOM, hochant la tête.

Hum!... Il paraît qu' ça sera un peu dur à arracher... mais m'sieur Édouard assure qu'il 'en viendra à bout... Vot' digne frère, qui a vu naître c't' amour-là, a ben essayé d' prêcher not' demoiselle... Mais elle lui a répondu par des pleurs... et il me ressemble, il n' peut résister à une larme de c' chérubin-là !...

HENRY.

Bon Georges !...

TOM, continuant.

C'est beau, savez-vous, pour un quaker* !... car la sensibilité n'est pas l' fort d' ses pareils... Aussi j'ai-t-il eu long-temps l' quaker en horreur!... vue prise, surtout, d' mon oncle Nic-Rock-Bob... Un vrai caillou, quoi!... Figurez-vous, mon magistrat, que l' vieux sans-cœur avait celui de m' voir rondiner régulièrement sept fois la semaine par feu mon brave homme d' père... et ça sans s'émotionner l' moins du monde... On n'aurait pas dit qu' mes épaules étaient d' sa famille !

GEORGES, dans la coulisse.

Henry !... mon frère !...

HENRY, avec émotion.

C'est lui !

(Ici la porte du jardin s'ouvre devant Georges, qui, haletant, se précipite dans les bras de Henry.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

Que je suis heureux de te revoir!

HENRY.

Y avait-il long-temps que je ne t'avais embrassé! (Ils s'étreignent de nouveau.)

GEORGES.

Mais pourquoi ne pas m'avoir envoyé chercher par ma vieille Geneviève?

HENRY.

Et tes malades, qu'auraient-ils dit?... Tom me faisait prendre patience en me parlant de toi, de ceux que tu aimes.

GEORGES, tendant la main à Tom.

Il a dû t'en dire bien du mal, n'est-ce pas?

HENRY, souriant.

Oh! ne m'en parle pas!

TOM.

Comme si qu' je l' pourrais sans m' mordre la langue!... Mais pardon... (Indiquant l'écurie) j'entends qu'on s'impatiente là-dedans... C'est l'heure du goûter de mes bêtes... et elles ont un appétit!... la *Rousse* surtout; en v'là une créature qu'est portée sur sa bouche! (Il entre à droite dans l'écurie, d'où on l'entend crier:) Holà! hé! la *Rousse!*

* *Quaker* se prononce *gouakre.*

SCÈNE IV.

GEORGES, HENRY.

GEORGES.

Avec quelle impatience je t'attendais, frère!... Eh bien! ce nouvel espoir contenu dans ces quelques lignes tracées à la hâte, et qui m'annonçaient, il y a trois semaines, ton départ pour Dublin?... Toucherions-nous au but de toute notre vie?... Nous serait-il à la fin accordé d'accomplir la sainte mission qui nous fut léguée par un martyr?...

HENRY, d'une voix entrecoupée.

Hélas! frère... il nous faut encore du courage.

GEORGES, les yeux au ciel.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... Mais, ajoutait ta lettre, tu croyais être enfin sur la trace?...

HENRY.

Je le croyais.

GEORGES, d'une voix altérée.

Et cette fois encore?...

HENRY, se ranimant tout à coup.

Et pourtant elle existe, cette preuve de l'innocence de notre père!... j'en ai la certitude maintenant!... Oui, frère, il y a quatorze ans, lors de l'inutile voyage que je fis à Glascow, quand je rappelais à cette femme indigne, à cette madame Warneck, ce qu'elle-même avait révélé à notre père mourant, des derniers momens et du repentir de William Happer... quand à mes supplications, à mes menaces, à mes larmes, elle répondit, en me lançant un regard empreint d'une joie cruelle, et que je n'oublierai de ma vie: « Eh! » monsieur, vous êtes fou! je ne sais ce que vous » voulez dire, » oui, frère! cette femme mentait!

GEORGES.

Eh bien! alors?

HENRY, poursuivant.

Il y a trois semaines, un hasard, que je croyais l'œuvre de Dieu!... m'apprit que William Happer était mort dans un village sur la côte de France... Je partis donc aussitôt, emportant au cœur une espérance dont ma lettre te laissait ta part... Arrivé dans ce village, je cherche, j'interroge... On s'y souvient en effet d'un naufrage qui est bien celui que je signalais, d'un certain William Happer apporté mourant dans une auberge... d'une dame écossaise, venant de Paris, disait-on, et qui assista, avec l'aubergiste seulement, aux

derniers momens du naufragé... Rien ne manquait aux renseignemens qui m'étaient donnés... rien que le nom de cette femme !

GEORGES.

Mme Warneck, peut-être?...

HENRY.

Sans aucun doute, c'était elle !

GEORGES.

Mais alors, l'aubergiste qui était présent, dis-tu, pourrait attester?...

HENRY, tristement.

Il ne peut plus rien pour nous, frère.

GEORGES, qui a tressailli.

Mort ?...

HENRY.

Mort !... et avec lui notre dernier espoir !

GEORGES, après un temps.

Tu disais bien, frère... il nous faut du courage.

HENRY, lentement.

Après tant d'efforts inutiles... de luttes, d'où nous sommes sortis vaincus et brisés... voir poindre enfin une espérance... croire un instant avoir ressaisi le fil qui doit nous conduire à la révélation d'une éclatante vérité... et voir ce fil se rompre de nouveau... n'avoir qu'un seul témoin à opposer à celle qui tient notre honneur dans ses mains... et arriver trop tard... Ah ! c'est affreux !

GEORGES, avec des larmes dans la voix.

Comme toi, frère, cette nouvelle déception m'a frappé rudement... comme toi, je souffre et pleure... moi, qui devrais être ferme et résigné.

HENRY, avec abattement.

Et depuis un an, la tombe s'est refermée sur notre bienfaiteur... sur celui dont la voix nous encourageait, dont l'appui nous était si précieux... sir Andrews n'est plus !

GEORGES.

Espérons en Dieu, frère !

HENRY.

Oui, Dieu seul peut nous venir en aide... S'il nous abandonne, il nous faudra retourner à lui, sans avoir accompli la volonté suprême de notre père !

GEORGES.

Sans avoir rempli le dernier vœu de notre mère !... Notre mère !... et toi, pauvre enfant que nous ne devions même pas connaître... qu'êtes-vous devenues?...

HENRY.

Il y a quatorze ans, lors de mon voyage à Glascow d'où j'appris qu'elles étaient parties, nul ne put me dire de quel côté elles avaient porté leurs pas... et depuis, toutes nos informations ont été sans résultat, toutes nos recherches ont été vaines !...

GEORGES, pleurant.

Mortes toutes deux de misère et de faim, peut-être !...

HENRY, de même.

Et nous ignorons même le coin de terre où elles reposent !

(Ici leurs mains se cherchent et se joignent.)

GEORGES.

De là haut, du moins, ceux que nous aimons nous voient et nous bénissent ! (Bruit à droite.)

HENRY, vivement.

On vient... sèche tes larmes, frère... A nous seuls le secret de notre douleur.

GEORGES, qui est remonté.

C'est Jeanne avec Mme Miller et son fils... Ah ! quand je la vois, il me semble que je n'ai pas tout perdu !

(En même temps que Mme Miller, Richard et Jeanne entrent par la porte charretière, Tom-Bob sort de l'écurie.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme MILLER, JEANNE, RICHARD, TOM-BOB.

TOM.

Arrivez donc, la bourgeoise... v'là une heure qu'on vous attend !

Mme MILLER, faisant la révérence.

M'sieur l'docteur... (Puis, à la vue d'Henry.) Eh ! mais... qu'est-ce que j'vois?... M'sieur Henry!... en v'là une surprise!...

(Elle fait de nouveau la révérence.)

JEANNE, allant à Georges.

Bonjour, mon ami.

(Elle lui présente son front à baiser.)

TOM, à Richard.

Bourgeois, j'suis ben l'vôtre... Vous avez fait un bon voyage?...

RICHARD, distrait.

Mais assez bon, Tom, merci. (Puis saluant.) Messieurs...

GEORGES.

Ta main donc, Richard !...

HENRY.

C'est le jour aux arrivées, à ce que je vois.

Mme MILLER.

Et j'dis : aux arrivées qui font plaisir !...

HENRY.

Tom ne m'a pas trompé... (Il s'incline.) Mademoiselle est encore embellie... et M. Richard est tout à fait un homme.

Mme MILLER.

Remercie donc, Jeanne, pour ton frère et pour toi.

RICHARD, qui a fait un mouvement et à part.

Son frère !...

Mme MILLER, à part.

C'te pâleur subite... Tom aurait-il raison?...

TOM, à part.

J'en suis pour c'que j'ai dit : la bourgeoise a eu tort.

RICHARD, à part.

Loin d'elle... je me croyais plus fort.

GEORGES, à part, le considérant.

Triste et sombre comme avant son départ.

Mme MILLER.

Ah! ça, monsieur Henry, vous v'là pour queuqu'temps des nôtres?...

HENRY.

Pour quelques jours, du moins.

GEORGES.

Déjà tu songes à me quitter?...

HENRY.

Attorney-général, mon devoir m'enchaîne à Dublin, comme le tien, frère, te cloue au chevet de ceux qui souffrent.

Mme MILLER.

J'entends, la justice n' peut pas plus s' passer d'vous, qu' ses malades d'la santé.

HENRY.

La tâche de l'attorney-général est difficile et pénible... Quand il doit être si doux de défendre, sa mission, à lui, est d'accuser... Triste part! dont il doit s'acquitter sans passion... mais aussi sans faiblesse.

GEORGES.

Mille fois heureux le pauvre médecin de village qui peut offrir, lui, un soulagement à toutes les souffrances, une larme à toutes les infortunes!... Mais la matinée est déjà avancée, nous vous laissons... oui, quelques bonjours à souhaiter à de braves gens qui m'en voudraient de ne pas leur avoir mené mon frère... Au retour, nous repasserons par la ferme.

JEANNE.

Moi, je vais remettre un peu d'ordre dans mon laboratoire, que la distribution de ce matin a mis tout sens dessus dessous... Dans une heure, mon bon Tom, tu m'y apporteras mon second déjeuner, n'est-ce pas?...

TOM.

A midi, comme d'habitude.

GEORGES.

Au revoir, mes amis.

Mme MILLER, JEANNE et TOM.

Sans adieu, monsieur le docteur.

GEORGES.

Viens Henry... (A Jeanne, pendant que Mme Miller et Henry remontent la scène.) Au revoir, mon enfant.

(Il l'embrasse au front et remonte vers Henry.)

JEANNE, bas à Richard, en remontant.

Ne vous éloignez pas... il faut que je vous parle.

(Étonnement de Richard. — Sortie de Georges et d'Henry par la porte charretière.)

Mme MILLER, remontant le perron.

Si tu veux te reposer un brin, mon Richard, ta chambre est toute prête... moi, j' vas donner un coup d'œil au dîner d' mon monde.

TOM.

Et moi un coup d' bêche au jardin.

RICHARD, les yeux attachés sur Jeanne.

Je vous suis, ma mère.

(Sortie de Mme Miller par le perron qui conduit à la maison, et de Tom par l'écurie. — Dès qu'ils ont disparu, Jeanne marche rapidement vers Richard.)

SCÈNE VI.

JEANNE, RICHARD, puis Mme MILLER et TOM.

RICHARD, s'efforçant de paraître calme.

Je vous écoute, Jeanne... que me voulez-vous?

JEANNE, avec émotion.

Vous remercier, Richard!... et vous bénir!...

RICHARD.

Me remercier?...

JEANNE, sans élever la voix.

Oui! d'avoir renoncé au funeste projet dont vous me menaciez dans le billet que, le lendemain de votre départ je trouvai, dans ce pavillon, à la place du flacon que vous m'aviez dérobé...

RICHARD, souriant amèrement.

Ah! oui... ce billet... ce flacon...

JEANNE.

« Vous ne m'aimez pas, m'écriviez-vous... je » pars... Ma mère croit que l'absence me guérira... » si elle se trompe, si votre souvenir doit me pour- » suivre loin de vous... j'emporte avec moi le » remède à mes maux! » Quel fut mon effroi, grand Dieu! à la lecture de ce fatal écrit!... à la pensée que ce flacon contenait la mort!...

RICHARD, avec ironie.

Vous avez tremblé pour mes jours?...

JEANNE.

Et cependant j'eus la force de me taire, de garder pour moi les transes mortelles qui m'assiégeaient... Oh! merci à vous, Richard, d'avoir songé à votre mère, que votre trépas aurait tuée, à Dieu, que vous auriez offensé!

RICHARD, avec amertume.

J'étais bien insensé, n'est-ce pas, de vouloir m'en prendre à moi de vos dédains?.. Cette pensée me sauva, Jeanne, et non celle du prétendu crime que j'avais médité!

JEANNE, avec effroi.

Oh! ne parlez pas ainsi.

RICHARD.

Et puis, une pensée me vint encore en aide... Si elle ne peut m'aimer, me disais-je, du moins son amour n'est à personne.. Si je dois être malheu-

reux par elle, un autre ne lui devra pas le bonheur...

JEANNE, à part.

Que dit-il ?

RICHARD, continuant.

N'est-ce pas, Jeanne, que cette douleur ne m'est pas réservée?... N'est-ce pas que tu m'épargneras cette horrible torture?

JEANNE, à part.

Ah! quand il apprendra... Je tremble!...

RICHARD, avec force.

Oh! c'est que, vois-tu, si jamais un autre!... A cette idée, mon sang bouillonne, ma tête se perd... je me sens capable de tout!... (Avec égarement.) Malheur à celui qui aurait ton amour!... malheur à moi, qui en deviendrais fou!... malheur à toi-même, car je te tuerais plutôt!

JEANNE, avec un cri.

Grand Dieu !...

RICHARD.

Mais d'où vient donc que vous pâlissez... et semblez défaillir?...

JEANNE, s'efforçant de se remettre.

Ces affreuses paroles... ces terribles menaces...

RICHARD, avec confusion.

Oui... je vous fais peur.

JEANNE.

Ah! pourquoi être revenu si tôt?... Pourquoi n'avoir pas demandé à une plus longue absence l'oubli d'un amour que je voudrais pouvoir partager?

RICHARD, plus calme.

J'ai trop compté sur moi, je le sens... Il m'a suffi de vous revoir pour sentir se réveiller en moi des transports... Ah! vous avez raison; l'absence seule pourra me sauver de moi-même... mais non plus une absence de quelques mois... Oui, il y a deux ans, le sort m'a épargné... n'importe, je serai soldat.

JEANNE.

Mais votre mère?...

RICHARD.

Ses larmes ne seront point un obstacle à ma résolution... J'aurai quitté la ferme, quand, aujourd'hui même, une lettre l'informera de la nécessité de ce départ.

JEANNE.

Et moi, je la consolerai, je l'aimerai pour deux!... et un jour viendra...

RICHARD.

Oh! ce jour est loin!

JEANNE, doucement.

Une prière encore... Ce flacon, dont la disparition m'a causé tant d'effroi... vous l'avez conservé?...

RICHARD.

Ce flacon, dont le contenu devait en un instant mettre un terme à ma souffrance... il ne m'a pas quitté. (Il le tire de son sein.)

JEANNE.

Oh! rendez-le-moi!

(Richard semble hésiter un instant; puis, se décidant, il tend le flacon à Jeanne, qui déjà avance la main pour le prendre, quand le galop d'un cheval se fait entendre. Jeanne tressaille subitement.)

RICHARD, étonné.

Qu'avez-vous donc, Jeanne?...

JEANNE, à part, avec effroi.

Édouard!.. en ce moment!...

RICHARD, à part.

Ce trouble... Que signifie?

(Il demeure le regard attaché sur Jeanne. — Ici, attirée par le galop du cheval, Mme Miller paraît sur le balcon, en même temps que Tom accourt. — A la vue de sa mère, Richard a vivement caché le flacon.)

TOM, entrant vivement par la porte charretière.

Hé! mame Miller! mamselle Jeanne... v'là M. Édouard!...

Mme MILLER, sur le perron, à la vue de Richard.

Mon pauvre enfant!... apprendre comme ça, sans préparation...

TOM.

J' vas débrider l' nouveau venu... C' te coquine de *Rousse* n'peut pas l' souffrir... et si je n'étais pas là, ils n'seraient pas longs à en venir aux mains.

(Sortie de Tom par l'écurie.)

JEANNE, à part.

Mon Dieu protégez nous!

(Richard a marché vers Jeanne, qui occupe la gauche. Mme Miller, qui est descendue du perron, prend la droite.)

RICHARD, à Jeanne.

Quel est donc ce M. Richard?

JEANNE, s'efforçant de paraître calme.

Le fils de la nouvelle propriétaire du château de Wilmore.... Chaque fois qu'il chasse dans les environs, il vient se reposer à la ferme... (Signe affirmatif de Mme Miller. — Jeanne ajoute, bas:) Mais cette lettre pour votre mère... n'allez-vous pas?..

RICHARD, avec intention, et bas.

Cette lettre que je dois lui laisser en m'éloignant de Saint-Nichols... oui, je vais l'écrire... (Haut.) Sans adieu, ma mère... (A part.) Pourquoi ce jeune homme vient-il chaque jour à la ferme?... pourquoi, à son approche, ce trouble de Jeanne?... Oh! je le saurai!...

(Tout en parlant, il s'est dirigé vers le fond.)

Mme MILLER.

Où vas-tu donc, Richard?...

RICHARD, avec calme.

Dans ma chambre.. une lettre à écrire, ma mère.

(Il monte le perron et entre dans la maison.)

JEANNE, à part, avec allégement.

Il n'est plus là!...

Mme MILLER, qui a regardé Richard s'éloigner, et à part.

Ce calme... j'étais folle!

(Entrée d'Édouard, sortant précipitamment de l'écurie.)

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, Mme MILLER, JEANNE, puis TOM.

Mme MILLER, faisant la révérence.

Vot' servante, m'sieur Édouard.

ÉDOUARD, tout haletant.

Ma bonne madame Miller... que je vous embrasse!... (Il l'embrasse.) Ma chère Jeanne!... (Il lui baise la main.)

Mme MILLER.

Seigneur, mon Dieu! d'quoi qu'il retourne donc? et d'quel train êtes-vous venu?... vous êtes tout en nage!

ÉDOUARD.

Je n'ai fait qu'un temps de galop du château jusqu'ici... j'aurais voulu que mon cheval eût des ailes, tant il me tardait de vous faire partager à toutes deux l'espérance qui me fait battre le cœur.

JEANNE, qui a tressailli de joie.

L'espérance, dites-vous?

ÉDOUARD.

Oui, Jeanne!... oui, ma bien-aimée!...

JEANNE.

Achevez!...

ÉDOUARD.

Ma mère, à qui j'hésitais à avouer notre amour... ma mère dont vous redoutiez les refus, le courroux même...

Mme MILLER.

Eh bien?...

ÉDOUARD.

Ce matin, appelant à moi tout mon courage, je me suis jeté à ses pieds, je lui ai tout dit: vos aimables qualités, vos vertus, Jeanne... notre tendresse si ardente et si pure!...

JEANNE, tremblante.

Et que vous a-t-elle répondu?

ÉDOUARD.

Rien d'abord... mais son regard était sans colère... elle m'a relevé avec bonté... puis elle m'a dit qu'elle voulait vous voir, Jeanne... et qu'aujourd'hui même elle apporterait sa réponse.

Mme MILLER.

Il serait Dieu possible!

ÉDOUARD.

Enfin, en me quittant, elle m'a tendrement embrassé... Vous comprenez Jeanne!... Ah! nul doute... cette réponse qu'elle veut apporter elle-même... cette réponse, c'est son consentement à notre bonheur!

JEANNE, avec joie.

Il se pourrait!...

Mme MILLER.

Du moment qu'la chère dame veut l'connaître... comme dit m'sieur Édouard, c'est clair.

(Pendant cette réplique de Mme Miller, Richard, sortant de la maison, a paru sur le perron.)

RICHARD, à part.

Le voilà!

(Il descend lentement les marches du perron.)

JEANNE, avec un profond sentiment de bonheur.

Moi, votre femme, Édouard!... il est donc vrai!

ÉDOUARD.

Oh! dites que vous êtes heureuse, Jeanne!... dites que vous m'aimez!

(Pour toute réponse, Jeanne laisse tomber en silence sa main dans celle d'Édouard.)

RICHARD, à part, d'une voix sourde.

Ah! ils en sont déjà là!

(Il gagne l'entrée de l'écurie.)

ÉDOUARD, d'un ton solennel.

En présence de Dieu et de votre mère adoptive, Jeanne!... avec ce baiser de fiançailles, recevez le serment que je renouvelle de n'avoir jamais d'autre femme que vous!

(Jeanne, vivement émue et les yeux baissés, présente son front à Édouard qui y dépose un baiser. Richard, prêt à s'élancer sur Édouard, se maîtrise par un violent effort.)

Mme MILLER, gaîment et passant entre eux.

A présent, que m'sieur l' shérif et m'sieur l' recteur passent par là-dessus, et il n'y aura plus à s'en dédire!

JEANNE, avec bonheur.

Ma mère!

RICHARD, à part.

Cet odieux mariage!... Oh! mais il n'est pas fait encore!... (Il disparaît par l'écurie.)

JEANNE, les yeux au ciel.

Si c'est un rêve, mon Dieu, ne me réveillez pas!

(Roulement d'une voiture qui s'arrête en dehors de la porte charretière.)

ÉDOUARD, remontant.

Ce bruit?...

TOM, accourant par l'écurie.

La bourgeoise!... un carrosse qui vient d' s'arrêter devant la grand' porte!...

JEANNE, devenue tremblante.

Une dame en descend!...

ÉDOUARD.

Ma mère!... Eh bien, Jeanne, que vous disais-je?...

Mme MILLER, se rajustant à la hâte.

V' là un empressement qu'est tout d' même d'un fameux augure!

(Entrée de Mme de Wilmore, appuyée sur le bras d'un laquais, Mme de Wilmore n'est autre que Mme Warneck.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Mme DE WILMORE.

ÉDOUARD, courant à Mme de Wilmore.

Ah! ma mère!... combien je vous sais gré...

Mme DE WILMORE.

Modérez-vous, mon fils.

(Elle fait signe au laquais, qui sort. Mme Miller fait force révérences.)

Mme MILLER.

Chère dame, qu' c'est donc ben à vous d' venir comme ça sans façon! ..

Mme DE WILMORE, avec aménité.

Vous êtes madame Miller?...

Mme MILLER, faisant la révérence.

Pour vous servir... Mais madame a peut-être besoin d' se reposer?... Si madame veut entrer?...

Mme DE WILMORE.

Merci, ma bonne madame Miller... on est très bien ici. (A part, regardant Jeanne.) Ah! voici l'héroïne!... (Haut, avec douceur.) Mademoiselle Jeanne, sans doute?...

JEANNE, tremblante et les yeux baissés.

Madame...

TOM, bas à Jeanne.

N'ayez donc pas peur, mamselle... ell' ne vous mangera pas.

Mme DE WILMORE, promenant son regard.

Mais c'est une fort jolie propriété que ma ferme de Saint-Nichols... et parfaitement tenue... Je vous en fais mon compliment, et j'espère que nous nous entendrons à merveille pour ce bail qui est à renouveler, je crois.

Mme MILLER, faisant la révérence.

Trop heureuse, chère dame...

Mme DE WILMORE.

Vous voyez, Édouard, que je vous ai promptement tenu parole... (Son regard s'arrête avec bonté sur Jeanne.) J'avais hâte de m'assurer par moi-même... Savez-vous, mon fils, que vous ne flattez pas les portraits que vous faites... Nous ferons bientôt plus ample connaissance, ma bonne madame Miller... Nous aurons à causer de cette aimable enfant-là... Mais je désire, avant tout, entretenir monsieur Owen, un digne quaker, médecin de ce village, qui, lui aussi, m'a-t-on dit, a élevé cette chère petite.

Mme MILLER.

Not' bon docteur sera ben flatté, certainement... Et s'il avait pu s' douter d' l'honneur qu'lui fait madame...

Mme DE WILMORE.

Serait-il absent?...

Mme MILLER.

Ainsi qu' son frère, qu'est arrivé c' matin d' Dublin.

Mme DE WILMORE.

Son frère?...

Mme MILLER.

Un attorney-général, rien qu' ça!... Mais Saint-Nichols n'est pas si grand, qu' Tom n' les ait bentôt déterrés.

TOM, qui est remonté.

J'n'irai pas loin, bourgeoise... les v'là qui tournent l'encoignure d' la ruelle.

Mme DE WILMORE.

Veuillez me laisser avec eux. (A Jeanne.) Allez, mon enfant, allez... Édouard.

TOM, à part.

Sa frimousse n' me revenait pas trop d'abord... Mais du moment qu'elle prend bien la chose, ell' m' va.

(Pendant cet à-parte de Tom, Édouard et Jeanne ont gagné le bas du perron, que monte déjà Mme Miller. Mme de Wilmore vient s'asseoir à gauche.)

JEANNE, à mi-voix, à Édouard, en remontant la scène.

Je vous rejoindrai bientôt... Le bonheur ne doit pas me faire oublier que j'ai promis une visite à la femme de mon vieux Jack... (Puis à Georges, qui, en ce moment, entre avec Henry.) Oh! mon ami!... je suis bien heureuse!

GEORGES.

Que veux-tu dire?

(Jeanne lui parle bas en lui montrant Mme de Wilmore. Édouard et Tom sont sortis par le perr)

Mme DE WILMORE, à elle-même.

Personne ici ne connaît madame Warneck, et madame de Wilmore touche au but de son ambition... Un seul obstacle se présente, je le briserai!... (Jeanne est sortie par la porte charretière. Georges et Henry se sont avancés vers Mme de Wilmore, qui ajoute.) Les voilà! (Elle se lève.)

SCÈNE IX.

Mme DE WILMORE, GEORGES, HENRY.

Mme DE WILMORE.

Approchez, monsieur le docteur... je vous attendais avec impatience...

GEORGES.

Moi, madame?...

Mme DE WILMORE, à Georges.

Oui... (Puis, passant au milieu, et s'adressant à Henry, qui a fait un mouvement.) Oh! vous n'êtes pas de trop, monsieur l'attorney-général, car vous aussi vous portez un vif intérêt à Mlle Jeanne...

HENRY, la considérant, et à part.

De quel ton elle a dit cela.

GEORGES.

Je suis à tes ordres, femme, que puis-je pour toi?...

Mme DE WILMORE.

Il s'agit tout simplement des amours d'Édouard et de votre fille adoptive.

GEORGES.

Et comme sa joie me l'annonçait tout à l'heure, tu viens sans doute confirmer le bonheur de ces deux enfans!

HENRY, à part, la considérant toujours.

C'est étrange!

Mme DE WILMORE.

Veuillez me prêter un instant d'attention, et nous ne tarderons pas à nous entendre, j'en suis certaine: Je suis sur le point de contracter pour mon fils une noble alliance... En lui donnant la main de sa fille, lord Dumbard l'institue l'héritier de son titre et de son immense fortune... (Après un temps.) Vous m'entendez bien, monsieur?..

GEORGES.

Oui, milady...

Mme DE WILMORE.

En découvrant, il y a quelques jours, à mon arrivée, la passion violente qui dominait Édouard, je me suis effrayée d'abord... vaincre un premier amour me parut difficile... Mais confiante en votre réputation de sagesse et d'austère vertu, je viens vous dire que cette union ne peut avoir lieu... Outre la distance qui sépare Édouard de cette petite, le sacrifice de notre part serait vraiment trop grand, vous en conviendrez vous-même; et j'attends de vous, monsieur...

GEORGES.

Ainsi les promesses de ton fils, l'espoir que tes paroles ont fait naître dans le cœur de Jeanne, tout cela n'était que dérision et mensonge, n'est-ce pas?... et il nous faut y renoncer.

Mme DE WILMORE.

Tenez, je vous l'avais bien dit, nous nous entendons à merveille...

HENRY, s'approchant.

Et je crois que tout à l'heure, nous nous entendrons mieux encore... Continuez, madame.

Mme DE WILMORE.

Mon fils touche à sa majorité, encore quelques mois et il sera son maître et ma volonté sera impuissante; il faut donc, dès aujourd'hui, lui ôter toute espérance... Une voiture est là, mon homme de confiance est à vos ordres, je lui ai remis de l'or... Bref, que dans deux heures votre protégée ait quitté la ferme, que dans deux jours elle soit hors du comté...

GEORGES.

Tu peux déchirer le cœur de ma fille, en refusant de l'unir à Édouard... mais de quel droit lui imposes-tu l'exil?... Quitte avec ton fils ce comté, si tel est ton bon plaisir, mais Jeanne restera à la ferme, Jeanne restera aux bras de son père, et nulle puissance humaine ne saurait l'en arracher... Et qui la consolerait, mon Dieu!

Mme DE WILMORE.

Je vous déclare pourtant qu'il faut qu'elle s'éloigne, qu'elle quitte ces lieux... Il y va de l'avenir d'Édouard... et pour arriver à ce but, rien ne coûtera à la mère ambitieuse pour son fils.

HENRY, à part.

Ces traits empreints de mépris... ce regard que je n'ai pas oublié... plus de doute!

Mme DE WILMORE.

Après tout, il serait merveilleux de voir le beau nom de Wilmore s'allier à celui d'une paysanne.

HENRY, allant à elle.

De la paysanne, à vous, madame de Wilmore.. la distance est immense en effet!...

Mme DE WILMORE.

J'ose le croire...

HENRY.

Mais de la marchande retirée du commerce, il y a six mois à peine, la distance s'efface, madame!

Mme DE WILMORE, tressaillant.

Que voulez-vous dire?...

HENRY, s'écriant.

Je veux dire que le noble nom de Wilmore couvre le nom méprisé de Warneck!

GEORGES.

Warneck!

Mme DE WILMORE.

Eh! monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire... je ne vous connais pas.

HENRY.

Je te connais bien, moi... Voilà bien les paroles qui accueillirent mes prières quand jadis, à Glascow, je te conjurais de rendre l'honneur à notre père!...

Mme DE WILMORE.

Votre père!... mais qui donc êtes-vous?...

HENRY.

Qui nous sommes?...

GEORGES.

Les fils déshonorés de celui dont tu as consommé la perte!

HENRY.

Georges et Henry Warton!...

Mme WILMORE, reculant.

Warton!

HENRY, avec force, et s'avançant sur elle.

Femme, rends-nous l'honneur de notre père.

GEORGES, de même.

Femme, rends-nous notre père que tu as tué!

Mme DE WILMORE.

Votre père? j'ignore... vous vous trompez!

HENRY.

Si nous nous trompons, d'où vient donc que tu trembles?...

GEORGES.

Avoue, femme, et repens-toi!

HENRY, passant du côté de Georges.

Oh! oui, qu'elle se repente!... ou ce nom de Warneck qu'elle a renié, nous allons l'en flétrir publiquement, nous allons crier à tous qui elle est!...

GEORGES.

Et on nous croira, nous, frère!...

Mme DE WILMORE, à part et anéantie.

Reconnue!.... mes projets renversés!.... que faire?... (Frappée d'une idée.) Ah! je suis sauvée!... cette rencontre.... O hasard! je te bénis, au contraire!...

GEORGES, haletant, à Henry.

Elle se consulte.

HENRY, à Mme de Wilmore.

Eh bien! nierez-vous, encore?...

Mme DE WILMORE, avec calme.

Non... Je suis bien cette ancienne ennemie de votre famille.

GEORGES et HENRY, avec espoir.

Ah!...

Mme DE WILMORE, continuant.

Mais vous qui me menacez, vous avez donc bien peu de mémoire?... Dieu merci!... la mienne est fidèle... Parlez donc, si vous l'osez!... Et, au nom méprisé de Warneck, dont vous cherchez à m'épouvanter... je répondrai, tout aussitôt, par le nom déshonoré de Warton!

GEORGES.

Déshonoré par ton crime!

Mme DE WILMORE.

Qu'importe! On me croira, moi aussi, car les preuves existent!... (Elle reprend le milieu.) Écoutez.. William Happer, en mourant il y a une quinzaine d'années dans un village sur la côte de France, a signé une déclaration solennelle qui justifie pleinement votre père, et qui fut remise à une personne qui assistait à sa dernière heure.

HENRY.

A vous?

GEORGES.

A toi?...

Mme DE WILMORE, tranquillement.

A moi-même.

HENRY.

Oh! pour cet écrit, tout mon sang!

GEORGES.

Ma vie!

Mme DE WILMORE.

Je n'en demande pas tant... Consentez au départ de Jeanne... la déclaration de William Happer est à ce prix... Rien pour rien.

HENRY.

Mais vous nous trompez, peut-être?...

Mme DE WILMORE.

Cette déclaration, vous la verrez aujourd'hui même... mais elle ne vous sera remise que le jour du mariage d'Édouard avec miss Dumbard... Voyons, consultez-vous.

(Elle remonte la scène.)

HENRY, à mi-voix.

Du courage, frère... du courage.

GEORGES, s'écriant.

Me séparer de mon enfant... Jamais!...

HENRY.

S'il ne s'agissait que de nous, Georges, je te dirais: sacrifions quatorze années de luttes et d'espérance... Mais il s'agit de notre père!...

GEORGES, tressaillant.

Tais-toi!...

HENRY, continuant.

Et un nom est un dépôt sacré, que des enfans doivent conserver pur quand ils l'ont reçu pur... Qu'ils doivent purifier quand il a été injustement flétri!

GEORGES, reculant.

Oh! ne me tente pas!... ne me tente pas!...

HENRY, suppliant.

Georges!... mon frère!...

GEORGES, éperdu et reculant toujours.

Laisse-moi!... laisse-moi!...

(Il échappe à Henry et s'enfuit par le jardin.)

HENRY à Mme de Wilmore.

Dans une heure, et quoi qu'il en coûte à mon pauvre frère, Jeanne aura quitté Saint-Nichols!... Mais vous, n'oubliez pas votre promesse, madame!... (Il s'élance à la suite de Georges.)

SCENE X.

Mme DE WILMORE, puis ÉDOUARD, puis RICHARD.

Mme DE WILMORE, seule.

Tenez la vôtre, monsieur l'attorney-général, et je tiendrai la mienne... Heureux hasard que celui qui, jadis, m'a conduite au lit de mort de ce William!... Et que je fus bien inspirée en n'anéantissant pas ce précieux témoignage qui m'est aujourd'hui d'un si puissant secours!... Mais, cet écrit, il me le faut sur-le-champ... il me faut aussi éloigner Édouard, dont je redoute les transports... (A la voix d'Édouard, qui vient de paraître sur le perron.) Le voici!

ÉDOUARD, posant son chapeau sur le banc à gauche.

Eh bien, ma mère, que dites-vous de ce cher docteur?...

Mme DE WILMORE, souriant.

Mais nous nous sommes entendus à merveille.

ÉDOUARD.

J'en étais sûr... il a fait votre conquête.

Mme DE WILMORE, avec intention.

Tout comme il m'a semblé que j'avais fait la sienne... C'est maintenant au tour de Mme Miller.

(Ici Richard paraît à la porte charretière.)

RICHARD, à part.

Lui!... avec sa mère!...

(Il traverse la scène au fond et vient se cacher à l'abri du pavillon.)

Mme DE WILMORE, continuant.

Vous, mon fils, vous allez retourner à Wilmore... Tenez voici la clé de mon secrétaire... Dans le second tiroir de gauche vous trouverez un petit coffret en ébène... vous me l'apporterez, et ne le remettrez qu'à moi... à moi seule, entendez-vous?

ÉDOUARD, à part.

Sitôt quitter Jeanne!.. (Haut, du ton de la prière.) Pardon, ma mère, mais si vous le vouliez, un de nos gens...

Mme DE WILMORE, remontant avec Édouard.

Non... je ne puis m'en rapporter qu'à vous... (Elle ajoute d'un ton affectueux:) Et puis, j'ai à causer avec Jeanne, avec sa mère adoptive... et il est plus convenable...

ÉDOUARD, se méprenant.

Bien, ma bonne mère... je vous comprends.

RICHARD, à part.

Plus de doute, elle consent!...

Mme DE WILMORE.

Allez... et faites diligence.

ÉDOUARD.

Je pars à l'instant.

(Il va reprendre son chapeau.)

Mme DE WILMORE, à part.

Six milles d'ici à Wilmore... j'ai trois heures devant moi... A son retour, Jeanne sera loin... Sans adieu, Édouard.

(Il porte à ses lèvres, avec reconnaissance, la main que lui présente Mme de Wilmore qu'il accompagne ensuite jusqu'au perron.)

RICHARD, à part pendant ce jeu de scène.

Ce coffret... Sans doute son présent de fiançailles à celle que bientôt elle appellera sa fille!...

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, RICHARD, à l'écart, puis JEANNE, puis UN PAYSAN.

ÉDOUARD, à lui-même.

Excellente mère!... que j'étais injuste!... et que nous avions tort de craindre!... Mais elle m'a dit de me hâter... Vite à cheval!...

(Il s'élance vers l'écurie et se trouve en face de Richard qui a traversé la scène.)

RICHARD.

Un moment, monsieur de Wilmore!... le temps seulement d'échanger quelques paroles indispensables entre nous.

ÉDOUARD, étonné.

Pardon, monsieur... mais je vous vois pour la première fois... Qui êtes-vous?

RICHARD, lentement.

Qui je suis? Un homme qui ce matin encore aurait cru pouvoir défier le malheur, tant son malheur lui semblait grand... et à qui votre présence est venue révéler une nouvelle et horrible torture!...

ÉDOUARD, à part.

Mon rival!

RICHARD, continuant.

Un homme qu'il vous faudra tuer avant de devenir l'époux de Jeanne!

ÉDOUARD, qui a fait un mouvement.

Êtes-vous en démence, monsieur Miller pour me tenir un pareil langage?

RICHARD, s'animant tout à coup.

Vous qui hésitez à me répondre, monsieur de Wilmore? êtes-vous donc un lâche?...

ÉDOUARD.

Malheureux!...

RICHARD.

Allons donc!

ÉDOUARD, à part.

Qu'allais-je faire?... n'oublions pas que Jeanne voit en lui un frère.

RICHARD, d'une voix brève.

C'est moi qui vous provoque... à vous donc le choix des armes... à vous de dicter les conditions du combat.

ÉDOUARD, avec calme.

Écoutez-moi, monsieur Richard...

RICHARD, brusquement.

A quoi bon?...

ÉDOUARD, doucement.

Écoutez-moi, vous dis-je... et surtout, écoutez-moi avec calme... Je comprends vos regrets et votre douleur... Quand on a espéré l'amour de Jeanne, je comprends qu'il soit affreux d'y renoncer... je comprends aussi qu'en pareil cas, la colère doive être bien près de la douleur, la violence bien près des regrets.

RICHARD.

Et pourtant je m'étais résigné... et colère et violence avaient fait place à une morne affliction... mais la voir brusquement passer aux bras d'un autre... cet amour qu'elle m'a refusé, en savoir un autre possesseur!... oh! c'est là ce que, vivant, je ne souffrirai pas.

ÉDOUARD.

C'est là cependant ce que j'aurais souffert, moi, et souffert sans me plaindre, si Jeanne vous eût préféré... Comme le vôtre, mon malheur eût été grand, mais j'aurais eu honte de vous en faire un crime... j'aurais rougi de m'abandonner à un délire insensé!

RICHARD, avec ironie.

De votre part, cela se conçoit... Désintéressement et générosité, de vous, on doit tout attendre... Mais qu'espérer d'un rustre, d'un misérable paysan, chez qui l'éducation n'a pu développer de nobles sentimens?... Il vous est facile, à vous, de maîtriser des penchans dont on vous a enseigné à triompher... moi, je cède aux miens, faute d'armes pour les combattre.

ÉDOUARD.

Eh! bien, je ne vous parlerai plus de moi, monsieur Richard, mais de votre mère... de votre mère qui m'a accueilli, qui m'aime... et dont ce duel reconnaîtrait étrangement l'affection... de Jeanne elle-même...

RICHARD, s'animant de plus en plus.

Assez!... ne voyez-vous pas qu'une seule pensée me dévore!...

ÉDOUARD.

Au nom du ciel! revenez à vous!...

RICHARD, hors de lui.

Vous ne voulez pas vous battre?...

ÉDOUARD.

Un duel entre nous est impossible.

RICHARD.

Ah! je sais bien un moyen de vous y forcer!

ÉDOUARD, avec calme.

Vous me frapperiez que je ne me battrais pas.

RICHARD.

Lâche!

ÉDOUARD, tressaillant.

Encore ce mot!

RICHARD, au comble du délire.

Toujours!... Vous battrez-vous?

EDOUARD, après un temps.

Non...

ÉDOUARD, s'élançant sur lui la main levée.

Eh bien!

ÉDOUARD, lui saisissant la main qu'il rabat aussitôt.

Insensé!... (Étreint comme dans un étau, Richard est forcé de plier devant Édouard, qui ajoute:) Rendez grâce à Jeanne et à votre mère, monsieur, si je ne vous brise pas sous mes pieds!

RICHARD, avec une rage impuissante.

Ah! tuez-moi!... tuez-moi donc!...

(Entrée précipitée de Jeanne par la porte charretière.)

JEANNE.

Grand Dieu!

RICHARD, s'arrachant de l'étreinte d'Édouard.

Jeanne!... (Tirant son couteau.) Eh bien! que ta mort!...

(Il s'élance, le bras levé, vers Édouard.)

JEANNE, se jetant au devant du coup.

Ah! (Richard recule épouvanté. — Jeanne ajoute:) Un assassinat! Oh! Richard!...

(Le couteau s'échappe de la main de Richard. — Moment de silence.)

LE PAYSAN, entrant par le jardin.

Mamselle Jeanne... voulez-vous venir tout de suite parler à m'sieur le docteur?

JEANNE, haletante.

C'est bien!... Je vous suis... je vous suis.

LE PAYSAN.

Ça suffit, mamselle... j' vas lui dire.

(Il rentre dans le jardin.)

ÉDOUARD.

Richard... oubliez ce qui vient de se passer, comme je suis prêt à l'oublier moi-même... et que cette scène douloureuse reste un secret entre nous trois!...

RICHARD, à lui-même.

Oublier!... jamais!...

ÉDOUARD.

Il faut que je m'éloigne... mais nous nous reverrons... Laissez-moi espérer que plus tard... qu'un jour... il me serait si doux de vous appeler mon frère!

JEANNE, avec un empressement mêlé de crainte.

Oui, allez! allez, Édouard!..

(Sortie d'Édouard par l'écurie.)

RICHARD, d'une voix sourde.

Tu l'aimes donc bien, Jeanne? .. que pour lui tu as bravé la mort?...

JEANNE.

Vous ai-je donc trompé, que cette seule pensée excite en vous de si violens transports? vous ai-je promis plus que l'affection d'une sœur?... Vous me demandez si je l'aime!... Eh bien! dussiez-vous tourner contre moi votre fureur, je vous répondrai que mon cœur est à Édouard! à Édouard qui bientôt sera mon époux!...

RICHARD, avec égarement.

Oh! tais-toi! tais-toi!...

JEANNE, gravement.

Et maintenant, Richard, songez à votre mère!

(Sortie de Jeanne par le jardin.)

SCÈNE XII.

RICHARD, puis TOM-BOB.

(Long silence pendant lequel Richard promène autour de lui des yeux hagards.)

RICHARD, balbutiant.

Mon Dieu!... ce qui vient de se passer... mes sens égarés... viennent d'être le jouet d'une horrible vision!... (Après un temps.) Mais non... non... je sens encore là l'étreinte de la main de fer de mon ennemi .. Ah! (Il pleure de rage.) terrassé par lui... foulé aux pieds!... et cela en présence de Jeanne!... et il refuse de se battre... il refuse de me tuer... Il me méprise donc bien!...

(Il pleure de nouveau.) Mais ne puis-je donc, malgré lui, échapper à tant de honte? Cette vie, que deux fois il m'a faite odieuse, n'en sois-je pas le maître, moi?... Ce flacon qui contient une mort rapide, instantanée... j'en suis encore possesseur!... (Il se fouille rapidement.) Oui... oui... le voilà!... le voilà!... Ah! grâce à ce poison, je vous brave tous!... grâce à ce poison, je ne serai pas témoin de votre bonheur!... (Il s'arrête.) Leur bonheur?... Mais je vais l'assurer... je vais briser volontairement le seul obstacle qui s'oppose à leurs vœux... Et me plaindront-ils seulement?... Oh! ce n'est pas leur pitié, mais leur haine, qu'il me faut!... c'est sa mort à lui, ce sont les larmes de Jeanne!... Sa mort, ai-je dit?... une vengeance d'un moment... Que serait-ce en regard de mes angoisses, de mes affronts? C'est son désespoir que je veux!... ses tortures égales aux miennes... c'est le malheur de toute sa vie!... (Avec un rire satanique.) Ah! ah! ah!... Sa mort, non, non... pas la sienne!

(Entrée de Tom par le perron, et portant le déjeûner de Jeanne dans un petit panier.)

TOM.

Tiens! vous êtes seul, bourgeois?... j' croyais mamselle Jeanne de r'tour?

RICHARD.

Jeanne!... Non, je ne sais...

TOM.

C'est son déjeûner que j' lui apporte... Oh! elle n' doit pas être loin... midi vient d' sonner... et son estomac est réglé sur la paroisse.

RICHARD, à part, et contemplant le flacon.

Lui aussi, il pleurera sa perte!

TOM, levant à demi la serviette qui couvre son panier.

V'là là-dedans tout c' qu'elle aime... des fruits, du pain blanc... et pour arroser ça d' la bonne eau d' la fontaine Sainte-Catherine... sans oublier l' verre marqué à son chiffre, dont la bourgeoise lui a fait cadeau... Ah! dame! personne qu'elle n'a la permission d'y boire, au moins... (Un mouvement de Richard indique que ces paroles l'ont frappé. — Tom ajoute:) En attendant qu'elle r'vienne, j' vas toujours mettre son petit couvert.

(Il entre dans le pavillon.)

RICHARD, resté seul et les yeux attachés sur le pavillon.

Ce verre, préparé pour elle... qui ne sert qu'à elle... Oh! mon sang bout!... Ma tête s'égare!... Venez-moi en aide, mon Dieu!... car je sens que le démon me tente!...

TOM, rentrant.

V'là qu'est fait... Mais où diantre est-elle donc fourrée? Peut-être ben dans sa chambre... j'vas m'en assurer.

RICHARD, faisant un mouvement pour le retenir.

Tom!

TOM, se retournant.

Bourgeois?...

RICHARD, à part.

S'il s'éloigne, c'en est fait de mon salut!

TOM.

Vous voulez queuqu' chose, bourgeois?

RICHARD, hésitant.

Dis-moi... que fait ma mère en ce moment?...

TOM.

Je n'vous dirai pas au juste, attendu qu'elle s'est enfermée avec la vieille... Vous savez... la mère de m'sieur Édouard?

RICHARD, à part.

Encore ce nom!

TOM.

Il paraît qu'elles ont à jaser au sujet de...

RICHARD, brusquement.

C'est bon!... Laisse-moi!... laisse-moi!...

TOM, à part.

Eh ben! quoi donc qui lui prend?... Ah! j'y sois... c'est la nouvelle du mariage d' not' demoiselle qui fait son effet.

(Sortie de Tom par le perron.)

SCÈNE XIII.

RICHARD, seul.

C'est l'enfer qui le veut!... (Il s'élance vers le pavillon, et s'arrête.) Oh! mais, c'est une horrible action que je vais commettre là!... et le ciel s'oppose à ce que je devienne un assassin!... Eh bien, alors, qu'il fasse donc que j'oublie!... qu'il fasse que chacun de mes souvenirs ne soit pas un coup de poignard!... (Avec un rire frénétique.) Mais non!... j'entends encore les paroles de tendresse qu'ici même, ce matin, ils se prodiguaient... Le bruit de cet odieux baiser résonne encore à mon oreille... A cette même place, mon lâche rival m'a tenu sous ses pieds...· et c'est en invoquant le nom de Jeanne qu'il me demandait d'oublier mon affront!... A cette place encore, elle m'a dit qu'elle l'aimait, qu'elle serait heureuse de lui appartenir... elle m'a jeté au visage l'insultant aveu de son amour... elle a voulu mourir pour lui!... Eh! bien, qu'il en soit ainsi!... Jeanne, tu ne seras à personne!... (Il se précipite dans le pavillon; trémolo à l'orchestre; puis reparaissant l'œil hagard, les traits bouleversés, il ajoute:) Ils l'ont voulu! (Bruit à la porte du jardin.) On vient!... Ah! si je la revoyais, j'aurais pitié d'elle, peut-être... Fuyons! fuyons!

(Égaré, à demi fou, il disparaît par l'écurie, en même temps que s'ouvre la porte du jardin.)

SCÈNE XIV.

JEANNE, GEORGES et HENRY par le jardin, et presque aussitôt Mme MILLER et Mme DE WILMORE par le perron, puis TOM et GENS DE LA FERME.

JEANNE, entrant éperdue.

Ah! laissez-moi la voir!... laissez-moi me jeter à ses pieds!

GEORGES.

Comme nos prières, enfant, tes larmes seront impuissantes!

JEANNE, éplorée.

Partir! quitter Saint-Nichols!... mon cher village! l'asile où j'ai été recueillie, aimée!... (A la vue de Mme Miller, et se jetant à son cou:) Ah! n'est-ce pas, ma mère, que vous ne voulez pas qu'on vous sépare de votre enfant?

Mme MILLER, l'étreignant.

Jamais!... et c'est c'que j' viens d' signifier à c'te belle dame!

JEANNE, avec force.

Et elle a osé vous menacer!... vous, ma bienfaitrice! ma seconde mère!... Mais elle est donc impitoyable, cette femme!

GEORGES.

Jeanne, mon enfant!...

HENRY.

Une telle irritation!... revenez à vous...

JEANNE.

Comme si je pourrais vivre loin de vous!... sans vos consolations, à présent que me voilà si malheureuse!

Mme DE WILMORE, s'avançant.

Mademoiselle Jeanne compterait-elle sur la vue de ses larmes pour armer un fils contre sa mère?...

JEANNE, avec indignation.

Ah! vous ne le croyez pas, madame!

Mme DE WILMORE.

Non... et je crois que maintenant il nous sera plus facile de nous entendre.

GEORGES.

Comment?... Explique-toi, femme... (A mi-voix.) Mais ce que tu demandais de moi tout à l'heure... je n'y consentirai jamais.

Mme DE WILMORE, continuant.

Ce départ... que commandait la prudence... mais dont la seule pensée a coûté tant de larmes...

GEORGES, HENRY, Mme MILLER.

Eh bien?...

Mme DE WILMORE.

Je ne l'exige plus.

GEORGES, HENRY et Mme MILLER.

Il se pourrait!...

Mme DE WILMORE.

Écoutez-moi: en me rendant ici, je n'avais qu'un but... celui de m'opposer à un mariage impossible... Je veux encore, n'importe par quel moyen, contraindre un jeune fou à rentrer dans le devoir... et c'est sur vous seule, Jeanne, que je compte à présent.

GEORGES.

Sur elle!...

Mme DE WILMORE.

Oui... c'est elle qui doit enlever à mon fils un espoir insensé... Mais je dois leur épargner à tous deux les angoisses d'un éternel adieu.

JEANNE, à part.

Oh! j'en deviendrai folle!...

HENRY, à part, examinant Jeanne.

Infortunée!

Mme DE WILMORE.

Qu'elle écrive donc ce que je vais lui dicter... ce qu'en présence d'Édouard, sa bouche se refuserait sans doute à prononcer.

GEORGES.

Oh! que demandez-vous!

HENRY.

Quoi?... vous prétendez forcer cette enfant à accomplir elle-même un si douloureux sacrifice.

Mme DE WILMORE.

A ce prix, j'oublie de folles prétentions... Et si Jeanne se dévoue, du moins elle assurera la paix et le bonheur de tous ceux qu'elle aime.

GEORGES.

Mais le bonheur de tous ceux qu'elle aime ne peut être que dans le sien!

HENRY.

Mais dès demain, Edouard de Wilmore sera aux pieds de la malheureuse enfant, la conjurant de rétracter un écrit menteur.

JEANNE, s'avançant.

Et je ne le rétracterai pas!

GEORGES.

Quoi!... tu veux?...

JEANNE, continuant, et avec un désespoir concentré.

Les larmes de celui que j'aime me trouveront insensible... et je me souviendrai qu'un seul obstacle, mais insurmontable, s'élève entre nous... la volonté de sa mère?... Et maintenant disposez de moi, madame... (Indiquant le pavillon.) Entrez là... vous y trouverez tout ce qu'il faut pour écrire.

Mme DE WILMORE.

Entrons!

(Elle entre dans le pavillon, Jeanne la suit; Georges veut la retenir; Jeanne le repousse doucement et ferme la porte.)

HENRY, à Georges.

Cette subite résignation... ce calme... Oh! Georges, c'est une noble fille!

Mme DE WILMORE, dans le pavillon.

Asseyez-vous... et écrivez.

GEORGES, en scène.

Mon Dieu! soutenez le courage de mon enfant!

Mme DE WILMORE, dictant.

« Pardonnez-moi, Edouard... car je vous ai » trompé... » (Jeanne regarde Mme de Wilmore qui répète.) « Trompé. » (Jeanne écrit.)

Mme MILLER, sur le banc à gauche, et pleurant.

Ah! monsieur Georges... monsieur Henry... pour lui sauver un tel malheur, j'aurais donné cent fois tout ce que je possède!

Mme DE WILMORE, dictant.

« Avant de vous connaître, j'en aimais un au- » tre... »

JEANNE.

Un autre?...

Mme DE WILMORE, continuant.

« Un autre avait reçu mes serments. »

JEANNE.

Ah! madame, voulez-vous donc aussi qu'il me méprise?

Mme DE WILMORE, faisant un effort.

Je veux que tout espoir lui soit enlevé.

(Jeanne sèche ses larmes en silence et continue d'écrire. Mme de Wilmore la considère avec émotion.)

HENRY, à Georges.

Voyons, frère... calme ta douleur.

Mme DE WILMORE, à elle-même, d'une voix altérée.

Comme elle l'aime!... Edouard, peut-être, eût été heureux avec elle!... (Se remettant.) Allons, point de faiblesse.

JEANNE, d'une voix faible.

Poursuivez, madame.

Mme DE WILMORE, dictant.

« Egarée par le désir d'assurer un sort brillant » à ma mère adoptive... j'ai feint de répondre à » un amour que je ne pouvais partager. »

JEANNE, écrivant.

O désespoir!...

GEORGES, douloureusement.

Il y a quelques heures, si heureuse... et maintenant... Ah! frère!...

Mme DE WILMORE, à elle-même, tristement.

Pauvre enfant!... malgré moi j'ai pitié... Ah! pourquoi faut-il que l'avenir de mon fils en dépende!

JEANNE, défaillant.

Hâtez-vous, madame...

Mme DE WILMORE, qui a fait un dernier appel à son courage.

« Ne tentez pas de me revoir... c'est la seule » grâce qu'ose implorer de vous... la coupable » Jeanne. »

Mme MILLER, pleurant.

Elle en mourra, mon Dieu!... elle en mourra!

Mme DE WILMORE, se soutenant à la table.

Ah!... il était temps!... une émotion inconnue... Je ne sais ce que j'éprouve...

(Mme de Wilmore prend la carafe et remplit le verre à moitié.—La carafe et le verre sont sur la table du pavillon, en vue du public.)

JEANNE, à elle-même.

Maintenant, mon Dieu! rappelez-moi promptement à vous!

Mme DE WILMORE, qui a porté la main au verre, et à elle-même.

Que se passe-t-il donc en moi?... pourquoi mon passé m'apparaît-il menaçant et terrible?...

(Moment de silence.)

Mme MILLER, écoutant.

Je ne sais pourquoi... mais j'ai tressailli...

HENRY.

Moi de même.

GEORGES.

Il me semble, au milieu de ce silence, qu'une voix secrète me crie qu'un grand malheur menace notre enfant!...

Mme DE WILMORE, s'asseyant, et à elle-même.

Ah! c'est que ma vie s'est passée à faire le malheur des autres...

JEANNE.

Qu'avez-vous donc, madame?

Mme DE WILMORE.

Rien.

JEANNE.

Mais vous pâlissez!...

Mme DE WILMORE.

Rien... (Elle boit.) rien, vous dis-je... (Prenant la lettre des mains de Jeanne.) Jeanne... vous êtes une noble jeune fille... (Ici elle porte la main à sa poitrine.) il me serait doux de vous savoir heureuse... et j'espère qu'un jour... Mon Dieu!... qu'ai-je donc, en effet?...

JEANNE, s'élançant vers elle.

Grand Dieu!... madame...

Mme DE WILMORE.

Là!... là!... Oh! quelles souffrances!...

Mme MILLER, prêtant tout à coup l'oreille.

Avez-vous entendu, m'sieur le docteur?

GEORGES.

Je frémis!

HENRY.

Courons!

Mme DE WILMORE.

A moi!... au secours!... Ah! misérable!... misérable!...

JEANNE, éperdue.

Elle se meurt!

GEORGES.

Viens, frère!...

(Georges et Henry courent au pavillon, enfoncent la porte, et entrent. — A ces cris, accourent Tr... tous les paysans.)

Mme MILLER.

Mon Dieu ! prenez pitié de nous !

TOM.

Qu'y a-t-il donc ?... pourquoi ces cris ?...

TOUS.

Qu'y a-t-il ?...

Mme MILLER, montrant le pavillon.

Là... là... Jeanne et lady Wilmore !...

JEANNE, sortant en désordre du pavillon.

Morte !

TOUS.

Morte !...

GEORGES, paraissant avec Henry sur le seuil du pavillon.

Morte empoisonnée !...

TOUS

Empoisonnée !

HENRY.

Et voici le flacon qui contenait le poison !

JEANNE, le reconnaissant.

Ce flacon !... (A elle-même.) mais c'est le même... et ce verre qui m'était destiné.. (Avec terreur. Ah ! malheureux Richard !!!

(Henry désigne Jeanne à Georges qui tressaille violemment. — Mme Miller est demeurée tremblante et le regard attaché sur Jeanne. — Stupéfaction de Tom et des paysans. — Tableau.)

QUATRIÈME PARTIE.

Une salle au rez-de-chaussée de la ferme. — Au fond, la porte d'entrée, ouvrant sur le perron qui descend dans la cour. — De chaque côté de la porte, une fenêtre. — A droite, au premier plan, l'entrée d'un cabinet faisant saillie en scène, avec une porte. — Fenêtre ouvrant en face du public ; dans la partie visible de ce cabinet qui se prolonge dans la coulisse sont une petite table et une chaise. — Au deuxième plan, est une porte conduisant à l'extérieur. — A gauche, deux portes ; celle du premier plan menant, par un corridor, à la chambre de Jeanne, celle du deuxième plan, donnant dans la chambre de Mme Miller. — A gauche, table, chaises, instrumens aratoires.

SCÈNE I.

TOM-BOB, GENS DE LA FERME, puis Mme MILLER, puis HENRY.

(Au lever du rideau, les paysans, diversement groupés, semblent attendre avec intérêt. Tom, sortant de chez Jeanne, entre par la première porte de gauche.)

PREMIER PAYSAN.

Eh ben ! Tom... quoi d' nouveau ?...

TOM, tristement.

Rien encore... depuis hier entre la vie et la mort.

PREMIER PAYSAN.

Et qu' dit m'sieur l' docteur ?...

TOM.

Il n' dit mot... Par ici, par là, une larme... L' digne homme n' l'a pas quittée d'une minute... La bourgeoise non plus... quoiqu' pourtant !...

DEUXIÈME PAYSAN.

Il paraîtrait tout d' même qu' c'est elle qu'a fait l' coup.

TOM, rudement.

Qu'est-c' qu'a dit ça, que j' l'assomme ?... C'est toi, Jackson ?...

PREMIER PAYSAN.

Une porte s'ouvre au bout du corridor...

TOM.

C'est mam' Miller qui sort d' la chambre d' la pauvre enfant.

PREMIER PAYSAN.

Elle vient ici.

(Entrée de Mme Miller par la même porte que Tom Elle s'avance lentement.)

DEUXIÈME PAYSAN, à mi-voix aux autres.

Voyez donc comme elle a l'air triste.

TOM, qui s'est approché de Mme Miller.

Toujours la même chose ?...

Mme MILLER, d'une voix émue.

Elle vient d' rouvrir les yeux.

TOM.

Dieu soit loué !...

DEUXIÈME PAYSAN, à mi-voix aux autres.

Tom a beau dire... il aurait p't-être mieux valu pour elle d' tourner d' l'œil tout à fait.

TOM, à Mme Miller, hésitant.

Et vous l'avez quittée, bourgeoise ?...

Mme MILLER.

Oui.

TOM.

Et vous n'y retournerez pas ?...

Mme MILLER, se faisant violence.

Non !

TOM.

Ça lui ferait du bien pourtant, d' vous voir là en revenant à elle.

Mme MILLER, pleurant.

Qu'est-c' que j' lui répondrais, Tom, si ell' m' demandait : Qu' pensez-vous d' moi ?...

TOM, tristement.

Vous aussi, bourgeoise... comme les autres !... (Mouvement de silence.) Tenez, voulez-vous que j' vous dise mon idée ?... C'est la méchanceté qu'aura étouffé c'te vieille !

Mme MILLER, secouant la tête.

Non, Tom.

TOM.

Ça ou aut' chose... Toujours est-il que j' gagerais tout c' que j' possède, et ma tête par d'ssus le marché, qu' Jeanne n'a pas l' plus petit péché sur la conscience !

Mme MILLER.

Et si tu t' trompais, Tom !... si, égarée par le désespoir, elle avait été un moment assez abandonnée de Dieu...

TOM, baissant la voix.

Pas moins, une chose m' chiffonne... M'sieur Henry, qui n'a pas quitté la ferme, a veillé et griffonné toute la nuit... (S'adressant rudement aux paysans qui prêtent l'oreille.) Arrière, vous autres... et tournez-moi les talons !... (Les paysans sortent par le fond et descendent le perron. Tom, revenu à Mme Miller, ajoute.) C'est pas tout... A la pointe du jour, il a demandé un commissionnaire qu'il a fait partir pour Dublin avec un message pour l' président du tribunal... Qu' dites-vous d' ça, bourgeoise ?...

Mme MILLER.

J' dis, Tom, qu'il nous faudra peut-être ben du courage !

TOM, vivement.

Qu'entendez-vous par là ?...

Mme MILLER.

Rien... rien.

TOM.

Mais encore ?

Mme MILLER, pleurant.

Mon Dieu !... qui m'aurait dit qu'un jour ?... Et comme si c' n'était pas assez d'une pareille douleur... il faut encore que j' lui en doive une autre... Mon Richard bien-aimé...

TOM, tristement.

Ah ! oui...

Mme MILLER.

Parti à cause d'elle... C'te lettre qu'en quittant la ferme, une heure avant l' crime, il m'a laissée pour adieu... Il va s' faire soldat, m' dit-il... (Elle sanglote.) Je n' le verrai plus!

TOM, vivement ému lui-même.

Voyons, bourgeoise, un peu d' courage... C' n'est qu'un mauvais moment à passer... M'sieur Richard... eh ben ! il reviendra... et pour c' qu'est d' Jeanne, c'est moi qui vous l' dis... elle sortira d' là, blanche comme neige... L' bon Dieu n'abandonne pas comme ça les braves gens... et sans nous vanter, nous en sommes d' ceux-là ! (Ici la porte du cabinet à droite s'ouvre devant Henry, qui s'avance tristement et préoccupé. Tom ajoute à mi-voix.) L' v'là... Si vous tâchiez d' savoir.

HENRY, après avoir salué Mme Miller.

J'attends un message de Dublin... Tom, vous m'avertirez aussitôt qu'il sera arrivé.

TOM, bas, à Mme Miller.

La réponse à son griffonnage de c'te nuit.

Mme MILLER.

Monsieur Henry... c' que vient de m' dire Tom ?...

HENRY, éludant.

Pardon... Ce message que j'attends...

Mme MILLER, à elle-même.

Il refuse de m' répondre !...

(Elle se dirige vers la porte de sortie de droite.)

HENRY, à part.

Pauvre mère !...

TOM à Mme Miller qui se dirige lentement vers la droite.

Où allez-vous donc comme ça, bourgeoise ?...

Mme MILLER, avec découragement.

Je n' sais .. dans l' village.

TOM, indiquant la porte qui mène à la chambre de Jeanne.

Ell' doit pourtant bien souffrir de n' pas vous voir... (D'un ton suppliant.) Pas par là, boorgeoise... par ici !... par ici !... (Après un instant d'hésitation, Mme Miller revient sur ses pas.) Merci !... merci pour elle !...

(Sortie de Mme Miller par la première porte de gauche, et de Tom par le fond.)

SCÈNE II.

HENRY, puis GEORGES.

HENRY, assis.

Pauvres gens !... le ciel leur réservait une rude épreuve !... Et toi, mon frère !... quand tu sauras... Cruelles fonctions !... fatal devoir !... (Georges paraît à la première porte de gauche.) C'est lui !

GEORGES, à part.

Le voilà !...

(Henry, qui s'est levé, fait quelques pas à la rencontre de Georges, qui, de son côté, s'avance tristement.)

HENRY, lui tendant la main.

Tu me cherchais ?....

GEORGES, dont les larmes se fraient un passage.

Ah ! frère !... frère !...

(Ils tombent aux bras l'un de l'autre; moment de silence.)

HENRY, d'une voix entrecoupée.

Du courage, Georges...

GEORGES, venant tomber tout en sanglotant sur un siége à gauche.

Ah! ce dernier coup a comblé la mesure!...

(Nouveau silence.)

HENRY.

Toutes les infortunes à la fois!... Ce crime inouï, incroyable pour quiconque n'en a pas été témoin... non seulement il te frappe cruellement, mais encore il nous enlève notre unique espérance... cette déclaration de William, la seule preuve de l'innocence de notre père; qui nous la rendra maintenant?... Vivante, cette femme se fût laissé fléchir, peut-être... Morte, elle emporte notre honneur dans la tombe!

GEORGES.

Oh! tais-toi, frère... à la poignante affliction qui m'accable, n'ajoute pas une affliction non moins vive... laisse-moi croire que cette femme nous trompait, que pour nous amener à faire sa volonté, elle avait recours au mensonge... Ce précieux écrit, dont un hasard a pu, comme à toi, lui donner connaissance, laisse-moi croire qu'il n'était pas en son pouvoir de nous le rendre.

HENRY, cherchant à se persuader.

Oui, tu as raison... il serait trop cruel de penser le contraire!...

GEORGES, continuant.

Et puis, pardonne-moi, frère... et que notre père me pardonne aussi... mais, en ce moment... écrasé sous le poids d'une pensée terrible, incessante... c'est à peine si une autre douleur trouve place en mon âme... (Il pleure.) Jeanne!... mon enfant!... un crime horrible a été commis... et tous les regards la désignent... toutes les voix l'accusent... toutes les apparences la condamnent... et moi seul peut-être... moi seul pour la défendre!

HENRY, avec étonnement.

Est-ce bien toi que j'entends, Georges?... toi qu'hier j'ai vu prêt à la maudire?...

GEORGES.

Hier, j'aurais signé de mon sang que Jeanne était coupable!

HENRY.

Et aujourd'hui?...

GEORGES, se levant.

Ecoute, frère... cette nuit, assis à son chevet, je demandais intérieurement au ciel de me venir en aide, de lui accorder au moins le temps de se repentir... je ne sais ce qui tout à coup se passa en moi... mais à la vue de cet angélique visage, de ce front si pur, je me pris subitement à douter... soudain, j'élevai mon âme à Dieu... je le suppliai de m'éclairer... et Dieu m'a répondu!

HENRY.

Comment?...

GEORGES.

Oui... la fatigue avait engourdi mes sens... peu à peu mes yeux se fermèrent, et je m'endormis... Alors je vis Jeanne... elle était devant un tribunal... Accusée d'avoir versé le poison, elle protestait de son innocence... Bientôt j'entendis prononcer l'arrêt qui la condamnait... Je frissonnai d'effroi : elle était calme... Puis, ensuite, je me trouvai transporté sur la place de Saint-Nichols, où se dressait l'horrible instrument de mort... et je la vis de nouveau... elle s'avançait, toujours calme et résignée... puis enfin, l'instant fatal!... A ce moment retentit un violent coup de tonnerre : la voix de Dieu semblait réprouver le jugement des hommes!... Tout à coup le ciel redevint pur, et de l'endroit qu'occupait l'échafaud, Jeanne, le front paré d'une auréole de sainte, tenant à la main la palme du martyre, s'élança radieuse vers un chœur d'anges qui la portèrent jusqu'aux pieds du souverain Juge... et le souverain Juge lui dit : Ma fille!... Alors tout s'évanouit, et je me réveillai... Tu m'as entendu, Henry... j'avais imploré Dieu; si ce rêve est la vérité qu'il a fait luire à mes yeux, Jeanne est innocente! mais aussi elle va mourir!...

HENRY.

A ton tour, Georges, écoute-moi... Dépouillant toute passion humaine, oubliant qu'avec le dernier soupir de la victime s'est évanoui notre dernier espoir, moi aussi, j'ai demandé à ma conscience, cette voix de Dieu, s'il se pouvait qu'un moment eût suffi pour faire d'un ange une coupable... et ma conscience m'a répondu : — Jeanne est coupable!

GEORGES.

Quoi!... tu persisterais à penser?

HENRY.

Que ne suis-je le seul, hélas!... Mais parmi ceux-là même dont le cœur devrait se refuser à une désolante conviction, Jeanne a trouvé des accusateurs... Tout à l'heure, il y avait là une pauvre mère en larmes qui, au prix de son sang, aurait voulu pouvoir s'écrier : Jeanne est innocente!... et elle ne pouvait que gémir et pleurer.

GEORGES, tristement.

Elle aussi!...

HENRY.

Il m'est cruel, crois-le bien, de détruire une illusion qui est ta vie... mais rappelle tes souvenirs, et, comme moi, tu seras contraint de te rendre à l'évidence... Témoins pour ainsi dire du crime, nous l'avons été de l'exaltation de Jeanne. Plus tard, tu as vu comme moi ce calme subit, étrange... l'empressement qu'elle mit à faire entrer Mme de Wilmore dans ce pavillon où elle s'enferma avec elle... dans ce pavillon qui lui sert de pharmacie.

GEORGES.

Oui, comme toi ces indices m'avaient frappé... mais...

HENRY.

Ce n'est pas tout... seule, Jeanne a la clé de l'armoire qui contient les substances dangereuses; cinq minutes à peine se sont écoulées que des cris sinistres arrivent jusqu'à nous, et que Jeanne, égarée, à demi folle, s'élance hors du pavillon où Mme de Wilmore est mourante... Un instant après, elle expire dans nos bras en déclarant qu'elle meurt empoisonnée.

GEORGES.

Fatal souvenir!...

HENRY.

C'est alors que le flacon qui avait contenu le poison est ramassé par moi dans le pavillon... c'est alors aussi que Jeanne, à la vue de cet indice qui l'accable, tombe à nos pieds privée de sentiment.

GEORGES, vivement.

A de si terribles preuves, je répondrai par les seuls antécédens de Jeanne... par une vie tout entière d'innocence et de pureté... Crois-moi, frère, un pareil forfait est impossible !... Celle dont Édouard de Wilmore avait juré de faire sa femme, celle qui était déjà sa fiancée devant Dieu, n'a pu briser par un crime tous les liens qui l'unissaient à celui qu'elle aimait.

HENRY, pensif.

C'est incompréhensible, en effet!

GEORGES.

Oh! tu auras foi en mes paroles, n'est-ce pas?... ce rêve... ce rêve affreux ne deviendra pas une réalité?... Jeanne ne sera pas traînée devant un tribunal ?...

HENRY, à part.

Que lui répondre?... (Bruit de pas à gauche.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme MILLER, accourant de la chambre de Jeanne.

Mme MILLER.

Hâtez-vous! hâtez-vous, monsieur le docteur !... La malheureuse enfant... Une nouvelle crise...

GEORGES, à Mme Miller.

Ce sera la dernière, j'en ai l'espoir... Mais de prompts secours lui sont nécessaires, en effet... (A Henry.) Parle Henry!... je suis venu vers toi pour entendre de ta bouche qu'aucun péril ne menace mon enfant!... Tu te tais? Mon Dieu!... Ce trouble... Henry, me cacherais-tu quelque chose ?...

HENRY.

Calme-toi, Georges, et comme moi, espère...

GEORGES.

Eh ! bien, oui, j'espère... Henry... Jeanne, c'est mon enfant, c'est ma vie, tu le sais... Mais en t'interrogeant sur son sort, j'oublie qu'elle souffre, qu'elle m'attend... Oh! je reviens, frère... (A Mme Miller.) Hâtons-nous!

(Il sort avec Mme Miller par la première porte à gauche.)

HENRY, à lui-même.

Cette persistance à douter... S'il disait vrai pourtant !...

(Il se dirige lentement et pensif vers le cabinet, où il entre. Richard se précipite en scène par la seconde porte à droite. Il est pâle, chancelant, défait.)

SCÈNE IV.

RICHARD, seul.

Enfin !... (Il vient tomber sur un siége. Moment de silence.) J'y vois à peine... et parfois, ma raison... Ah! que ne puis-je la perdre tout à fait!... Moi, Richard... un assassin!... l'assassin de Jeanne!... et Dieu l'a permis!... (Il pleure.) O ma mère!.. ma mère!... quel prix de votre tendresse! pour vous la honte!... l'opprobre!... (Se levant.) Oh! non, jamais!... jamais!... à moi tous les châtimens... mais que ma mère soit épargnée, mon Dieu!... (Après un temps, et se pressant le front.) Pourquoi donc suis-je revenu?... Il me semble que j'avais hâte d'arriver... Oh! ma mémoire!... ma mémoire!... (Se rappelant peu à peu.) Ah!... après le crime... éperdu... égaré... j'avais fui, comme si le mouvement devait tuer en moi la pensée... Inutiles efforts!... Après plusieurs heures de marche à travers les rochers et les bois... je suis tombé au pied d'un arbre, privé de force et de sentiment... Quand mes yeux se fermèrent... je me rappelle... il faisait nuit... et c'est le froid du matin qui m'a rendu à la vie... D'abord, ce fut en vain que j'interrogeai mes souvenirs... mais bientôt l'affreuse vérité se dressa devant moi!... Oh! alors, mon crime me fit horreur!... et j'allais au meurtre ajouter le suicide... quand soudain un espoir me vint au cœur... Dieu, peut-être, aurait préservé ma victime... Ce poison, elle ne l'aurait pas pris!... ce verre, elle ne l'aurait pas porté à ses lèvres!... A tout prix, il me fallait sortir de cette horrible anxiété... et j'ai repris ma course vers la ferme, haletant d'espérance et d'effroi... Que vais-je apprendre, mon Dieu?... j'ai peur!... (Bruit au fond.) Tom ! (Entrée de Tom par le fond.)

SCÈNE V.

RICHARD, TOM, puis Mme MILLER.

TOM, à la vue de Richard.

M'sieur Richard !... (A part.) Miséricorde !... en v'là ben d'une autre !

RICHARD, à part.

Je n'ose l'interroger...

TOM, à part, le considérant.

Bon Dieu !... est-ce qu'y saurait déjà ?...

RICHARD, haut et hésitant.

Tu ne t'attendais pas à me revoir si tôt... n'est-ce pas, Tom ?

TOM, de même.

Assurément que... attendu qu' d'après vot' lettre...

RICHARD, de même.

J'ai pensé à ma mère... Je me suis dit...

TOM, à part.

Il n' sait encore rien... (Haut.) La bourgeoise ?... pour sûr qu'a sera fièrement contente...

RICHARD, vivement.

Mais qu'as-tu donc, Tom ?...

TOM.

Moi ?...

RICHARD, balbotiant.

On dirait que...

TOM.

Vous trouvez ?... mais non...

RICHARD, vivement.

Tom, il s'est passé ici quelque chose d'extraordinaire ?

TOM, jouant mal l'étonnement.

Quoi donc ?...

RICHARD, les yeux attachés sur lui.

Quelque chose de terrible ?...

TOM, à part.

Quelqu'un a jasé !

RICHARD, à part, et défaillant.

Plus de doute... je suis un assassin !

(Il se laisse tomber sur un siége.)

TOM, courant à lui.

Eh ben !... quoique vous avez donc ?...

RICHARD, se levant.

Tom ! un crime a été commis !

TOM, vivement.

Vous le savez ?...

RICHARD.

Oui... en entrant dans le village... (A part.) Oh ! ma mère !...

TOM, à part.

Si j' tenais l' bavard !...

RICHARD, hésitant, et se soutenant à peine.

Et... soupçonne-t-on ?... accuse-t-on quelqu'un ?...

TOM, à part.

Ah ! il n' sait pas encore !...

RICHARD, à part.

Mon Dieu !... il se tait...

TOM, à part.

Lui apprendre ça, à lui qu'en est fou !

RICHARD.

Réponds !... qui accuse-t-on ?...

TOM.

Qui on accuse ?... mais personne encore.

RICHARD, avec force.

Tu me trompes !

TOM.

En v'là une idée !...

RICHARD, à part.

Quelqu'un serait accusé ?... tandis que moi !... (Puis à la vue de Mme Miller, entrant par la première porte à gauche.) Ah !... ma mère !...

(Il court à elle.)

Mme MILLER, s'écriant.

Richard !... mon Richard !... (Elle l'embrasse à plusieurs reprises.) Méchant enfant, va !... Mais, Jésus mon Dieu !... comme tu es pâle !...

RICHARD.

Répondez, ma mère !... Qui soupçonne-t-on du plus lâche des crimes ?...

Mme MILLER, tressaillant.

Tu l'ignores ?... (A part.) Ah ! j' n'avais pas songé à ça !

RICHARD.

Par pitié, ma mère... qui donc est accusé ?...

Mme MILLER.

Richard ! mon enfant !... fuis d' ces lieux !

TOM, allant à Richard.

Oui, m'sieur Richard... venez !...

RICHARD.

Sans que vous m'ayez répondu ?... N'y comptez pas !...

Mme MILLER.

Richard, j' t'en conjure !... Tom, entraîne-le !

TOM.

Voyons, not' bourgeois, soyez raisonnable... c'est pour vot' bien.

RICHARD, le repoussant.

Laisse-moi !...

(Bruit à gauche dans le corridor, dont la porte est restée ouverte.)

Mme MILLER, qui est remontée jusqu'à la porte.

C'est elle !

RICHARD.

Elle ?...

Mme MILLER, à Tom.

Mais emmène-le donc !... Richard !... mon fils bien aimé !... cède à ma prière... éloigne-toi !...

RICHARD, s'élançant vers le corridor.

Non, malgré vous, je saurai... (Il s'arrête, et tressaille violemment.) Mon Dieu !... qu'ai-je vu ?... est-ce une illusion ?... un vertige ?... (A lui-même, avec épouvante.) Les morts reviennent-ils donc ?

Mme MILLER, défaillant.

Trop tard !...

(Entrée de Jeanne. — Elle est pâle, et s'avance lentement.)

RICHARD, avec effroi.

Jeanne !... Ah !...

(Il tombe à deux genoux en se voilant le visage de ses mains.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, à part.

O ciel !... Richard ici !...

Mme MILLER, courant à lui.

Mon pauvre enfant !... j'l'avais prévu !

RICHARD, qui a relevé la tête.

Elle !... c'est bien elle !... je la vois !... (Avec égarement.) Et c'est elle qu'on accuse... Mais quelle est donc la victime?..

JEANNE, à part.

Mon Dieu ! il va se trahir !...

TOM, à part.

C'est fini... la tête n'y est plus.

JEANNE, avec intention.

Richard, revenez à vous... songez à votre mère !

RICHARD, qui a violemment tressailli, et à lui-même.

Ma mère !... Oh ! c'est affreux !... affreux !... (Puis haut et délirant.) Mais dites-moi donc que tout cela n'est qu'une vision !... dites-moi donc que ce n'est pas Jeanne qui est accusée ! .. dites-moi quelle est la victime !... Vous ne répondez pas?... Eh bien ! je le saurai, moi !

(Il sort en désordre par la seconde porte à gauche.)

Mme MILLER, éperdue.

Ah ! ne l' quittons pas, Tom ! ne l' quittons pas !...

(Mme Miller et Tom sortent par la seconde porte à gauche, sur les pas de Richard.)

SCÈNE VII.

JEANNE, puis aussitôt ÉDOUARD.

(Il est en grand deuil, son aspect annonce une course rapide.)

JEANNE, seule d'abord.

Seigneur, mon Dieu ! faites qu'il pense à sa mère ! faites qu'il l'aime assez pour garder le silence ! (Entrée précipitée d'Édouard par le fond.)

ÉDOUARD, haletant.

Jeanne !...

JEANNE, reculant à sa vue.

Édouard !...

ÉDOUARD.

Répondez-moi, Jeanne ! par pitié répondez-moi !... Ces paroles qu'hier, tout à ma douleur, j'entendis sans les comprendre... Il est donc vrai?... vous, soupçonnée d'un crime abominable?... vous, accusée d'avoir ouvert la tombe à ma mère?...

JEANNE, défaillante.

Soupçonnée... accusée... oui, Édouard !

ÉDOUARD.

Grand Dieu !... Oh ! mais non !... non !... c'est impossible !...

JEANNE, s'écriant, à elle-même.

Il ne le croit pas !... Ah ! vous êtes bon, mon Dieu !

ÉDOUARD.

Jeanne !... à la nouvelle de ce nouveau malheur... en apprenant que vous êtes coupable, j'ai voulu mourir... On a retenu mon bras en me disant que vous étiez innocente... D'un côté, les apparences vous accusent... de l'autre, mon cœur vous absout... Je viens à vous, Jeanne, pour que vous me disiez qui a raison de mon cœur ou des apparences... je viens vous dire : Dois-je vivre, ou dois-je mourir?...

JEANNE, d'un ton solennel.

Devant Dieu qui m'entend, Édouard ! au nom de notre amour !... au nom de votre malheureuse mère elle-même... je suis innocente !

ÉDOUARD, s'écriant.

Oh ! je vous crois !... Et merci à vous !... car je souffrais cruellement !... et, à votre voix, une de mes souffrances s'est dissipée, une de mes douleurs s'est évanouie !... Mais ces odieux soupçons... quels nouveaux malheurs vont-ils amener?... à quelles épreuves êtes-vous réservée encore?...

JEANNE.

Dieu seul le sait !... Et maintenant, Édouard, retirez-vous .. J'attends celui qui m'a servi de père... j'ai besoin de me recueillir un moment... (Elle lui tend la main.) C'est avec calme, Édouard... c'est sans trembler que Jeanne tend la main au fils de Mme de Wilmore !... Allez, mon ami...

ÉDOUARD.

Quoi ! vous voulez...

JEANNE, doucement.

Allez, Édouard.

ÉDOUARD.

Je vous obéis, Jeanne !...

(Il sort par la deuxième porte à droite.)

SCÈNE VIII.

JEANNE.

(Dès que Jeanne est seule, elle se dirige vers un siége à gauche. — A elle-même.)

Si les hommes me condamnent, c'est sans crainte que je t'aborderai, ma mère... c'est avec calme que je courberai le front sous ta sainte bénédiction !... Car, tu le sais, toi, je n'ai pas démérité de m'appeler ta fille... car aussi, tes dernières volontés furent sacrées pour moi... Oui, ce secret de la honte injustement imprimée à notre nom,

je l'ai religieusement gardé. (Elle tire un portrait de son sein.) La voilà, ma mère !... voilà bien ses traits... non pas comme me les retrace ma mémoire, pâles et flétris par la misère et la faim... mais tels qu'ils devaient être aux jours de l'opulence et du bonheur!... (Avec larmes.) Ma pauvre mère !... morte si malheureusement!... Et bientôt peut-être, l'échafaud se dressera pour ton enfant... L'échafaud !... Oh ! mais, quel que soit le sort qui m'est réservé, tu m'approuves, je le sens... car je ne pourrais m'y soustraire sans tuer le fils de celle qui t'a si bien remplacée près de moi... de celle qui, sans être ma mère, a si bien continué ton œuvre de dévoûment et de tendresse!.. (Elle porte, à plusieurs reprises, le portrait à ses lèvres, puis s'agenouille. — Trémolo à l'orchestre.) Dieu tout-puissant! venez-moi en aide!... donnez-moi la force d'accomplir le sacrifice dont la reconnaissance me fait un devoir!

(Entrée de Georges par le fond.)

SCÈNE IX.

JEANNE, GEORGES, puis HENRY.

JEANNE, allant à Georges.

Mon père!...

GEORGES.

Que fais-tu donc ici, Jeanne?

JEANNE, gravement.

Je vous attendais, mon père.

GEORGES.

A peine remise d'une si violente secousse, pourquoi as-tu quitté ta chambre, pauvre enfant?...

JEANNE.

Pour vous prier de m'entendre sans retard.

GEORGES, avec étonnement.

Ce ton solennel... De quoi s'agit-il donc, Jeanne?

JEANNE, avec solennité.

D'un secret que j'ai résolu de vous confier.

GEORGES, vivement.

Un secret!... Connaîtrais-tu le coupable?... pourrais-tu le nommer?

JEANNE.

Je suis venue à vous pour une confidence, et non pour une accusation... Ce n'est pas de crime, mais de malheurs que j'ai à vous entretenir.

GEORGES.

Parle, enfant... A toute heure comme en tout lieu le cœur du quaker est prêt à compatir à toutes les douleurs... Parle sans crainte; un secret confié est aussi inviolable pour lui que la confession pour un ministre de Dieu!

(Pendant que Georges va prendre un siége et fait asseoir Jeanne, Henry, tenant et examinant des papiers, paraît dans le cabinet à droite.)

HENRY, à lui-même.

Ce paroles de mon frère ne m'ont pas convaincu... Jeanne est coupable... et j'ai dû faire mon devoir.

(Il s'assied devant une table et poursuit l'examen de ses papiers. — Georges et Jeanne, assis tous deux, occupent la gauche.)

JEANNE, qui pendant l'à-parte d'Henry a semblé se recueillir.

Il y a trois ans, le jour même où j'atteignais ma quinzième année, Mme Miller me remit un paquet cacheté qu'elle avait trouvé sur moi, quelques instans avant le cruel événement qui me fit orpheline.

GEORGES.

Je le sais.

JEANNE.

Dans ce paquet, se trouvaient, avec mon acte de naissance, le portrait et une lettre de ma mère... et en même temps que l'acte me révéla mon nom, la lettre m'apprit les affreux malheurs qui, en peu de jours, avaient conduit mon père au tombeau.

HENRY, dans le cabinet, et prêtant l'oreille.

C'est sa voix... (Il sort du cabinet.) Georges avec elle!...

GEORGES.

Le silence que tu crus alors devoir garder avec nous, nous avons dû le respecter.

JEANNE.

Si, avec mon nom, je ne vous ai pas dit à vous, mes généreux bienfaiteurs, les douloureux événements qui entourèrent mon enfance, c'est que je ne pouvais le faire sans désobéir à ma mère... sans enfreindre les dernières volontés de mon malheureux père.

HENRY, à part.

Que dit-elle?

GEORGES, de même.

Ce dernier vœu d'un mourant... c'est étrange!

HENRY, à part.

Quel singulier rapport!...

(Tous deux demeurent le regard attaché sur Jeanne.)

JEANNE, continuant.

Mais à ce moment de terrible épreuve... quand je suis soupçonnée d'un forfait odieux... quand les portes d'un cachot vont sans doute s'ouvrir pour moi, je dois éviter que ce dépôt sacré ne tombe en des mains étrangères... et pour cela, c'est à vous que je le confie... Si nous devons être séparés à jamais.. si je dois payer de ma vie le crime d'un autre, le nom et les malheurs de ma famille, resteront un secret entre le ciel et vous!

GEORGES, qui n'a pas quitté Jeanne des yeux, et à part.

Sans désobéir à sa mère... sans enfreindre les dernières volontés de son père!...

HENRY, de même.

D'où vient donc qu'à sa voix ?...

JEANNE, poursuivant, et avec une émotion croissante.

Ces touchans et derniers adieux de ma pauvre mère, cette lettre, que tant de fois j'ai mouillée de mes pleurs... (Elle s'agenouille devant Georges.) oh! vous l'anéantirez, n'est-ce pas? ainsi que l'acte qui l'accompagne!... Quant au portrait, ce que je possède de plus précieux au monde... mon seul bien sur la terre!... vous le garderez en souvenir de votre enfant d'adoption!

GEORGES, agité d'un pressentiment.

Victime de l'erreur des hommes, ta volonté serait religieusement accomplie, je t'en fais la promesse... (La relevant.) Mais laissons cela, Jeanne... tes paroles de tout à l'heure ont jeté dans mon âme un trouble que je ne puis maîtriser...

HENRY, à part.

Ni moi!

GEORGES.

Un moment elles ont fait battre mon cœur d'espérance et de joie!

HENRY, à part.

Comme lui, j'ai tressailli!

GEORGES, la relevant.

Réponds... ce nom qu'il t'est interdit de porter... quelque grande infortune pèse donc sur sa mémoire?..

JEANNE.

La douleur de le voir frappé d'opprobre a précipité mon père dans la tombe!

HENRY, à part.

Ciel!

GEORGES, haletant.

De l'opprobre qu'imprime l'épithète de banqueroutier frauduleux, peut-être?...

JEANNE, stupéfaite.

Qui vous a dit?... Ma famille, ses malheurs... vous les connaissez donc?..

HENRY, à part et balbutiant.

Quoi!... cette jeune fille!...

GEORGES, s'écriant.

Dieu tout-puissant! serait-ce donc là le secret de ma tendre affection pour une pauvre orpheline!... Mais achève, enfant! achève!... Tu as parlé d'un portrait?...

JEANNE.

Celui de ma mère!

GEORGES.

Où est-il?

JEANNE, le tirant de son sein.

Là, sur mon cœur!

(Il s'en saisit avidement et le dévore des yeux.)

GEORGES, tressaillant.

Oui!.. oui!... (La voix lui manque, puis s'écriant tout à coup.) Ah! soyez béni, mon Dieu! soyez béni!

(Il couvre le portrait de baisers et de larmes.)

JEANNE, haletante à son tour.

Que faites-vous?... et que dois-je penser?...

HENRY, à part et se soutenant à peine.

Elle!... notre sœur!...

GEORGES, au comble de l'émotion.

Mais cet acte... cette lettre de la mère?...

JEANNE, vivement.

Les voici!

GEORGES, parcourant la lettre.

« Tes deux frères, cachés sous un nom étranger... (Il court à la signature) « Clary Warton! »

JEANNE, comprenant.

Ah! ce serait trop de bonheur!!..

GEORGES, lui tendant les bras.

Marie!... chère Marie!..

JEANNE, s'écriant.

Il est donc vrai!... Mon frère!

(Ils sont aux bras l'un de l'autre.)

HENRY, s'élançant.

Dans mes bras!... dans mes bras aussi!

GEORGES, à sa vue.

Henry!

HENRY, étreignant Jeanne.

Oui! Henry qui a tout entendu!... (Il couvre de baisers le front de Jeanne.) Oh, mais, répète donc, frère, que c'est bien la réalité!... que c'est bien notre Marie!... notre sœur!...

GEORGES.

Oui, notre sœur!... notre sœur innocente!

HENRY.

Oh! je te crois!... je te crois!... la fille d'un martyr et d'une sainte n'a pu mentir au sang qui coule dans ses veines!

GEORGES.

Dieu ne nous aurait pas envoyé cette croix de plus!

JEANNE.

Non, frère!... non!... Je le jure sur l'image de notre mère!

GEORGES, à Henry.

Tu l'entends!... tu l'entends!... (A Jeanne.) Plus d'alarmes, plus de terreur, enfant... Venir t'arrêter, disais-tu... te traîner en prison!... (Allant à Henry qui a tressailli.) Mais dis-lui donc, frère, qu'elle n'a plus rien à redouter!...

HENRY, à part.

Ah! malheur!... malheur sur moi!...

GEORGES, continuant.

Dis-lui donc qu'elle est sauvée!

HENRY, d'une voix brisée.

Elle est perdue, peut-être!...

GEORGES, reculant.

Comment?

HENRY, suppliant.

Georges!... mon frère!... et toi, pauvre infortunée... ne me maudissez pas!...

GEORGES, avec effroi.

Explique-toi?...

HENRY, d'une voix altérée.

Un crime a été commis... Par une fatalité que je ne puis comprendre, toutes les apparences déposent contre Jeanne... et protecteur de la société outragée...

GEORGES.

Malheureux !...

HENRY.

Ce matin... dans un instant... l'ordre de s'emparer d'elle...

GEORGES, avec épouvante.

Tu as fait cela ?

HENRY, éperdu.

Je l'ai dû... je l'ai dû...

GEORGES, s'écriant.

Ceux que tu as appelés arriveront trop tard!... Viens, Marie!... tu n'as plus qu'un frère !

HENRY.

Mais insensé, c'est toi qui la perds !

GEORGES.

C'est moi qui la sauve !

HENRY.

Fuir, c'est s'avouer coupable !

GEORGES.

C'est la soustraire au supplice peut-être !

HENRY.

Georges ! je t'en conjure !...

GEORGES.

Ose donc me l'arracher !.... Viens !... viens, Marie !...

(Il entraîne Jeanne et va franchir avec elle la porte du fond, quand elle s'ouvre tout à coup devant un greffier et des gens de justice. — A leur vue, Jeanne et Georges reculent. — Henry se couvre le visage de ses mains.)

JEANNE, avec effroi.

Ah !

GEORGES.

Il n'est plus temps !

(Entrée précipitée de Mme Miller et de Tom par la seconde porte à gauche, et d'Édouard par le fond.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN GREFFIER, GENS DE JUSTICE, Mme MILLER, TOM, GENS DE LA FERME, ÉDOUARD.

LE GREFFIER, entrant.

Monsieur l'attorney-général... (Il s'avance vers Henry et lui présente un pli cacheté.) De la part de monsieur le président du tribunal criminel de Dublin.

HENRY, après un temps, et d'une voix qu'il s'efforce de rendre calme.

Donnez!... (Il lit bas et tressaille.)

ÉDOUARD, se frayant un passage.

Qu'ai-je vu?... ces hommes!... ces apprêts!... Jeanne traitée en criminelle!...

GEORGES.

Il est donc vrai, Henry?... cette lettre?...

HENRY, d'une voix altérée.

M'enjoint de décerner contre la prévenue l'ordre d'arrestation.

Mme MILLER.

Ciel !

JEANNE, à elle-même.*

Quelle épreuve pour tous trois !

HENRY, à lui-même.

J'aurai le courage, mon Dieu!... envoyez-moi la force.

LE GREFFIER.

Qu'ordonne monsieur l'attorney-général?...

(Moment de silence pendant lequel Henry semble faire un violent appel à son courage. — Georges suit tous ses mouvemens avec anxiété.)

HENRY, au greffier.

Placez-vous à cette table... et rédigez la formule... (Le greffier obéit.)

GEORGES.

Dieu seul est infaillible, Henry!... et tu vas l'envoyer à des juges qui ne sont que des hommes!

ÉDOUARD, à Henry.

Au nom du ciel, monsieur!... épargnez à une infortunée la tache que laisse après lui, même l'acquittement!

GEORGES, à mi-voix.

Henry ! elle est notre sœur!...

HENRY, au greffier, avec effort.

Êtes-vous prêt, monsieur?...

LE GREFFIER, lui présentant l'ordre.

Il ne manque plus que votre signature.

HENRY, d'une voix faible.

C'est bien!

ÉDOUARD, vivement, et s'avançant.

Arrêtez, monsieur!... moi aussi, je vous supplie!... moi, le fils de la victime! Et croyez-vous donc que je vous implorerais pour l'assassin de ma mère?... Mais il n'est pas de lien de famille, entendez-vous, il n'est pas d'affection de cœur qui pût protéger le coupable contre la plus sainte et la plus légitime des vengeances!... Eh bien ! je vous crie grâce et merci!

HENRY, après un temps, au greffier.

Préparez tout pour le départ. (Le greffier sort.)

ÉDOUARD, suppliant.

Mais elle est innocente, monsieur ! elle est innnocente !...

GEORGES, à mi-voix, et suppliant Henry.

Henry!... entends notre mère qui, de là-haut, te crie d'avoir pitié de son enfant!

* Jeanne est à droite, Tom, auprès d'elle; Henry, à gauche, près de la table; Georges près de lui; les autres au fond.

HENRY, s'écriant, avec des sanglots.

Mais, vous-même, oyez donc pitié de moi !... Ne voyez-vous pas que votre désespoir me brise le cœur !.., que vos larmes me tuent !... Ah ! s'il ne fallait que mon sang !... (A Georges, à mi-voix.) Mais veux-tu donc qu'à la flétrissure qui déjà pèse sur nous, j'ajoute la tache qui s'imprime au front du magistrat prévaricateur?...

GEORGES.

Eh bien ! cesse de l'être !.. Dépose tes pouvoirs !... déchire ta robe !...

HENRY, à mi-voix, avec désespoir.

Mais c'est encore la honte que tu m'offres... Un soldat a-t-il le droit de jeter ses armes au moment d'une bataille?...

GEORGES, accablé.

Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !

ÉDOUARD et Mme MILLER.

Inflexible !

LE GREFFIER, rentrant.

Monsieur l'attorney-général, la voiture est prête.

HENRY, qui a tressailli.

Il suffit !

(Trémolo à l'orchestre. Lutte intérieure chez Henry, puis il prend la plume que lui présente le greffier, se dirige vers la table, et s'arrête, prêt à défaillir.)

JEANNE, assise à droite, et à part.

Pauvre frère !... comme il souffre !

(Nouveau combat chez Henry. Enfin, faisant tout à coup un violent effort, il signe rapidement. Moment de morne silence.)

HENRY, d'une voix éteinte.

Jeanne... au nom de la loi... je vous... arrête !...

(La voix lui manque.)

GEORGES, sanglotant.

Ah ! frère ?... qu'as-tu fait?...

HENRY, avec un calme apparent.

Mon devoir de magistrat !

(Brisé par tant d'efforts, il se laisse tomber sur le siége qui est près de lui, en se couvrant le visage de ses mains.)

JEANNE, qui a fait un pas vers Mme Miller, qui détourne les yeux, et à part.

Elle... rien... Oh !... n'importe !... n'importe !... (Passant à Édouard.) Merci à vous, Édouard, qui croyez à mon innocence... (Puis elle vient s'agenouiller devant Georges.) Vous qui m'avez servi de père !... votre bénédiction ?

(Georges, suffoqué par les larmes, étend sur Jeanne ses mains tremblantes. Pendant ce jeu de scène, Henry a vivement tracé quelques lignes.

Mme MILLER, à Tom, qui a pris son bâton de voyage.

Et toi aussi, Tom... tu me quittes?...

TOM, désignant Jeanne du regard.

N' quitte-t-elle pas la ferme ?

LE GREFFIER.

Qu'ordonne encore monsieur l'attorney-général ?...

HENRY, qui a pris le milieu de la scène, à haute voix, en remettant au greffier ce qu'il vient d'écrire.

Pour monsieur le président du tribunal criminel de Dublin... A dater de ce jour, je ne suis plus attorney-général !... (Mouvement général.) je ne suis plus que son défenseur ! !

GEORGES, aux bras d'Henry, que remercie aussi Édouard.

Ah ! frère !!

(Tableau.)

****

CINQUIÈME PARTIE.

Une salle ou parloir, séparant la prison de la maison de justice. — Au fond, le portrait au pied d'un magistrat en grand costume. — A droite du portrait, la porte d'entrée, donnant sur un large corridor. — A gauche du portrait, une porte ouvrant sur la chapelle des prisonniers. — Deux portes latérales. — Celle de droite conduisant à la maison de justice; celle de gauche, qui est à guichet, conduisant dans l'intérieur de la prison. — Siéges à droite à gauche.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, un guichetier, la tête appuyée dans ses mains, est assis à gauche, près de la porte à guichet, qui est ouverte. Quand ses mains quittent son visage, on reconnaît Tom-Bob.)

TOM-BOB, seul.

C'est donc aujourd'hui qu'ma pauvre Jeanne va comparaître devant les robes noires !... et demain, peut-être.... condamnée !... (Il porte la main à ses yeux; moment de silence. — Puis tout à coup:) Allons donc !... pas de ces idées-là... C' n'est pas pour rien que l' bon Dieu est au ciel; il aura pitié du pauvre Tom-Bob... (Il se lève.) Et bientôt, faut l'espérer, j'pourrai envoyer au diable tout c't' attirail de prison !... Et pourtant, j'ai supplié pour l'obtenir, c'te place qui devait m' permettre d'la voir à toute heure, d'la consoler et d' soutenir son courage... Oui, comme il y a quinze ans j'ai

laissé la hache du bûcheron pour suivre ma petite Jeanne à la ferme ; il y a un mois, j'ai dit adieu à la ferme, pour m'enterrer avec elle dans c' tombeau qu'm'a oovert la protection de M. Henry.. Oh ! mais, j'avais mon idée... et c' nest pas pour remettre c't'ange-là aux griffes du bourreau que Tom-Bob s'est fait guichetier. (Bruit à la porte d'entrée.) Quelqu'un vient... assez causé... M. Édouard !...

(Entrée d'Édouard. La porte se ferme.)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, TOM-BOB.

ÉDOUARD, à mi-voix.

Personne ne peut nous entendre ?...

TOM.

Personne.

ÉDOUARD.

Eh bien ?...

TOM.

Eh ben ! ça marche, monsieur Édouard ! ça marche !... (Indiquant le fond de la chapelle.) Les deux barreaux, sur lesquels je m'exerce d'puis quinze jours, n' tiennent plus qu'à un fil.

ÉDOUARD.

Et vous êtes sûr que de ce côté, aucune sentinelle ?...

TOM.

Comme j' l' suis qu'un jour mamselle Jeanne ira droit en paradis... Mais, attendu que j' trouve qu'un est disposé à l'y envoyer trop tôt, et qu' vous êtes d' mon avis, nous l'rons en sorte d'lui faire prendre un chemin un peu plus long.

ÉDOUARD.

Le moment est venu de l'informer de nos espérances... Conduisez-moi... Où est-elle ?...

TOM, indiquant la porte à gauche.

Là, en compagnie de m'sieur Henry et d' son excellent frère... Depuis l'jour où elle a été amenée ici de Saint-Nicolas, ils ne la quittent à peine pas l'un et l'autre... De m'sieur Georges, ça n'a rien d' surprenant... mais m' sieur Henry, qu'il se soit fait son défenseur, c'était déjà bien assez beau ; mais comprenez-vous qu'il se montre, à présent, tout aussi désolé que m' sieur Georges ?...

ÉDOUARD.

En effet, en le voyant, on a peine à reconnaître en lui le sévère magistrat que toutes nos supplications trouvèrent inflexible... Un mois s'est à peine écoulé, et, comme son frère, il semble vieilli de dix ans...

TOM.

Mais d' la bourgeoise, comprenez-vous ?... Ah ! c'est qu' celle-là, on n' peut pas lui ôter d' l'idée... Tenez, sans l' respect que j' lui dois, je dirai qu'elle est têtue ni plus ni moins qu' la *Rousse*. (Avec une émotion comique.) Pauvre *Rousse* !... en v' là une créature qui doit s'ennuyer d' moi !... mais c' n'est pas d'elle qu'il s'agit... Enfin, croiriez-vous que depuis qu' la malheureuse enfant est enfermée ici, sa mère d'adoption n'est pas tant seulement venue lui faire entendre une seule d' ces bonnes paroles qui font tant de bien à ceux-là qui sont dans la peine?

ÉDOUARD.

Et les juges partageant sans doute cette croyance, leur erreur coûterait la vie à une innocente !

TOM.

V' là c' qui n' sera pas, si le ciel nous protége !

ÉDOUARD.

Il nous protégera, Tom !... (Il lui tend la main.) Et vous qui m'aurez si généreusement secondé, je vous devrai mille fois plus que la vie !

TOM, avec émotion.

C'est bon... vous rembourserez ça à ma petite Jeanne.

ÉDOUARD.

Devant Dieu qui m'entend, je jure d'effacer de sa pensée jusqu'au souvenir de ses douleurs !

TOM, essuyant une larme.

Alors, ce sera Tom qui vous devra du retour... (Bruit de pas à gauche.) Mais tenez, dans un instant, vous pourrez lui dégoiser ça à elle-même... car la v'là qui s'avance entre son digne défenseur et m' sieur Georges... N' dirait-on pas qu' c'est elle qui les soutient et les console ?

(Entrée de Georges, de Jeanne et d'Henry. — Le maintien des deux frères annonce un abattement profond. — Le visage de Jeanne exprime la résignation.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGES, JEANNE, HENRY.

JEANNE, après un mouvement, à la vue d'Édouard, et à mi-voix.

Nous ne sommes plus seuls, frères... observons-nous... (Haut, adressant à Tom un geste amical.) Bonjour, Tom... (A Édouard.) Merci de votre présence, mon ami.

GEORGES, à Jeanne.

A bientôt, Jeanne.

HENRY, de même.

A bientôt.

JEANNE.

Vous me quittez tous deux ?...

HENRY.

Pour tous deux nous occuper de vous.

JEANNE.

Allez donc, et revenez vite.

GEORGES.

Espère, pauvre enfant !... espère !...

(Sortie de Georges et d'Henry par la porte du fond, à droite. — Georges tourne à droite. — Henry à gauche.)

SCÈNE IV.

JEANNE, ÉDOUARD, TOM, puis Mme MILLER.

ÉDOUARD, vivement.

Oui, espérez, Jeanne, espérez !... Dites-vous : quoi qu'il advienne, des amis veillent sur moi.

TOM.

Oh ! oui ! et des solides encore !

JEANNE.

Je vous attendais, Édouard, et je vous remercie... Au moment d'une séparation dont cette vie sera le terme, il est généreux à vous de venir me tendre une dernière fois la main.

ÉDOUARD.

Que parlez-vous de séparation?

JEANNE.

Vous avez compris que demain, sans doute, une barrière infranchissable s'élèvera entre vous et moi.

ÉDOUARD, avec chaleur.

Demain, Jeanne ! quel que soit l'arrêt qui vous attend, vous me reverrez à vos pieds heureux et fier de votre amour !

TOM.

D'abord, il n'est pas prouvé qu' les robes noires n' vont pas tout d' suite voir clairement d' quoi qu'il retourne... Je n' sais pas, mais j'ai assez bonne opinion d' la justice pour croire qu'elle sera juste.

JEANNE.

Elle croira l'être en me condamnant... Mais, vous, Édouard... Oh ! merci, merci ! chacune de vos paroles me fait oublier une de mes souffrances... Quand vous avez votre mère à venger ; quand, abusé par tant de preuves qui m'accablent, vous pourriez m'accuser et me maudire, chacune de vos paroles est pour moi la plus précieuse des réhabilitations !

ÉDOUARD.

La réhabilitation sera complète, Jeanne ! et c'est à moi qu'il est réservé de te l'offrir !...

JEANNE, étonnée.

Que voulez-vous dire ?... Oh ! mais, ce que je viens d'entendre, n'est-ce pas déjà assez de bonheur ?... (Joignant les mains.) Maintenant, mon Dieu ! une faveur encore !... Avec un baiser de celle qui m'a si généreusement servi de mère, sa bénédiction, mon Dieu !... et je serai prête à mourir !

ÉDOUARD, s'écriant.

Mourir, dis-tu ?... Non, non, tu vivras, tu vivras !... Écoute, Jeanne !...

TOM.

Écoutez ben, mamselle...

ÉDOUARD.

Ne t'ai-je pas dit que ta réhabilitation serait mon ouvrage !... Et penses-tu qu'elle sera complète quand, à la face de tous, Édouard de Wilmore t'aura choisie pour femme ?...

JEANNE, avec joie.

Moi, votre femme !...

(Elle met la main sur son cœur, comme pour en comprimer les battemens.)

TOM.

Vous voyez ben, mamselle, qu'il est indispensable que vous viviez.

JEANNE, se couvrant tout à coup le visage.

Ah ! malheureuse que je suis !

ÉDOUARD.

Qu'as-tu, mon Dieu ?... et pourquoi ces sanglots ?...

TOM, vivement.

Oui, quoi qui vous prend donc ?

JEANNE, à Edouard et à Tom.

Vous me demandez pourquoi je pleure ?... Ah ! si vous saviez ce que je souffre !... (A Edouard.) Voir se réaliser le rêve de son cœur en devenant votre femme... Un si grand bonheur, à moi !... Non, Edouard... non !

ÉDOUARD.

Non ?...

JEANNE.

Celle à qui vous parlez d'allier votre sort, celle que vous voulez honorer de votre nom, un jugement va la déclarer infâme... Et pourquoi, grand Dieu !... votre mère !... mais aux yeux du monde, Edouard, vous deviendriez complice du crime que l'on m'impute... Aux yeux du monde une pareille union ferait de vous un parricide.

ÉDOUARD.

Quand ma conscience me dit que je fais bien, que m'importe le monde ! que m'importe qu'il me condamne !

JEANNE.

Edouard, votre amour vous égare... Il m'importe, à moi, de ne pas appeler sur vous la réprobation des hommes !

TOM.

C'est bon.. Plus tard, nous r' causerons de ça... pour le moment, occupons-nous du plus pressé... Nous disons donc qu'attendu qu'on n' sait pas c' qui peut arriver, provisoirement nous délogeons c'te nuit.

ÉDOUARD.

Oui, Jeanne, tout est prêt !...

JEANNE.

Quoi ?... vous voulez ?...

TOM, vivement.

Silence!... (Prêtant l'oreille.) V'là d' la visite qui nous arrive .. (La porte d'entrée s'ouvre devant Mme Miller.) La bourgeoise!

JEANNE, à elle-même.

Elle!.., Ah! Dieu exauce ma prière!

(Mme Miller semble en proie à une émotion qu'elle ne peut maîtriser.)

TOM, bas à Mme Miller, qui s'est avancée rapidement.

C'est bien ça, bourgeoise...

Mme MILLER, d'une voix haletante, et les yeux attachés sur Jeanne.

Va, Tom.... Pardon, monsieur Edouard.... Je voudrais...

TOM.

Suffit, la bourgeoise... compris... (Bas à Édouard.) L'cœur n'a pas pu y tenir plus long-temps... Laissons-les.

ÉDOUARD, de même.

Allez, et n'oubliez rien de ce dont nous sommes convenus.

TOM.

La preuve, c'est qu'pendant c'temps-là... (Il fait le geste de jouer de la lime.) J'vas profiter de c'qu'il n'y a personne dans la chapelle pour faire ma prière.

(Sortie d'Édouard par la porte d'entrée. — Tom entre dans la chapelle.)

SCÈNE V.

JEANNE, Mme MILLER, puis GEORGES et TOM.

JEANNE, courant à elle.

Ma mère!... Oh! soyez bénie, vous qui avez eu pitié de votre enfant!

Mme MILLER.

Jeanne, écoute-moi... Au nom d'la mère que j'ai remplacée, dis-moi la vérité?

JEANNE, inquiète.

La vérité!...

Mme MILLER.

J'l'avouerai... j't'ai crue coupable... je l'crois encore peut-être... Dans ma douleur, j'ai fui tout l'monde, toi-même... J'ai voulu échapper à l'affreuse conviction d'ton crime... mais aujourd'hui, un événement inattendu, terrible, m'fait venir à toi et t'dire: Jeanne, avoue-moi toute la vérité; je n'te demande qu'ça... et je m'trouverai assez payée d'mes soins et d'ma tendresse.

JEANNE, avec dignité.

Ma mère... je vais vous parler comme je parlerais à Dieu!... Ma mère, avant ce jour fatal, m'avez-vous jamais surprise à vous mentir?

Mme MILLER.

Non, oh! non... et quand j'pense à c'que j't'ai toujours connue, bonne et douce comme l'agneau du bon Dieu, et pure comme l'enfant qui vient d'naître, je n'peux pas comprendre c'qui s'est passé, j'm'dis qu'c'est impossible... (Tressaillant.) Mais alors!... ah! c'est horrible!... Mais si c'n'est pas toi, ce serait donc... car lui non plus n'a jamais menti... et c'que j'viens d'entendre!...

JEANNE, avec anxiété.

Quoi donc, ma mère?...

Mme MILLER

Tout à l'heure... agenouillée dans l'église voisine, n'sachant ce que j'devais écouter, ou d'mon cœur ou d'mes yeux, j'demandais à Dieu de m'éclairer... J'pleurais sur toi, toi, mon enfant d'adoption... qu'tu sois innocente ou coupable, j'pleurais, lorsque j'entends auprès d'moi un sourd gémissement... J'me retourne, un homme était là qui priait et pleurait aussi .. et tout à coup, était-ce délire?... était-ce désespoir ou remords? cet homme, au milieu d'sanglots déchirans, a laissé échapper un mot qui m'a glacée jusque dans la moëlle des os... Car cet homme qui semblait s'accuser d'ton malheur, c'était mon enfant adoré, c'était mon Richard!

JEANNE, tressaillant.

Richard!

Mme MILLER.

Alors, Jeanne, j'suis venue à toi t'supplier de m'dire la vérité... parce que la vérité, quelque horrible qu'elle soit, j'la préfère encore à cette affreuse incertitude qui m'tuerait!

JEANNE, avidement.

Mais ce mot terrible, quel était-il donc, ma mère?

Mme MILLER.

Voyons, Jeanne, ma fille, dis-moi tout... et mes bras t'seront encore ouverts... car j'sais ben qu'ton cœur n'a été pour rien dans c'que tu as fait... Un moment, Dieu s'était retiré d'toi... les menaces de cette malheureuse femme t'avaient rendue folle.

JEANNE, haletante.

Ce mot, ce mot, ma mère?

Mme MILLER, avec égarement.

Ce mot... Il dit tout si tu es innocente... il n'dit rien si tu es coupable... Parle, oh! parle!... La vérité, la vérité?...

JEANNE, à part.

Quand l'heure est venue d'acquitter ma dette filiale... Oh! moins que jamais! moins que jamais!

Mme MILLER, suppliante.

Un aveu, Jeanne, c'est l'pardon du ciel.. j'prierai Dieu d't'absoudre, et il t'absoudra... Parle, j't'en conjure!...

JEANNE, après un léger temps.

Je n'ai rien à vous dire.

Mme MILLER.

Comment ?.. quand j' te supplie, quand j' pleure... Eh ben! j' te croirai, moi, Jeanne, si les autres n' te croient pas... oui, j' te croirai... Mais réponds...

JEANNE, même jeu.

Je n'ai rien à répondre.

Mme MILLER, éclatant.

Et moi, je n'ai plus rien à te demander... Jeanne, tu m'as vue pour la dernière fois!

JEANNE, courant à elle.

Ma mère, vous ne me quitterez pas ainsi!... (A genoux.) Je sois à vos pieds!...

Mme MILLER.

Laisse-moi !

JEANNE, suppliante.

Votre main!...

Mme MILLER.

Parle, et j' te bénis... et j' t'aime encore!

JEANNE, avec un effort.

Je n'ai rien à vous dire!

Mme MILLER.

Adieu donc! et pour jamais!

(Elle s'élance pour sortir et se trouve en face de Georges qui paraît à la porte d'entrée.)

GEORGES, cherchant à la retenir.

Au nom du ciel, demeurez!...

Mme MILLER.

Voulez-vous donc que j'la maudisse?

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

JEANNE, GEORGES, puis HENRY, puis RICHARD, puis TOM et un GREFFIER.

(Georges court à Jeanne qu'il aide à se relever.)

JEANNE, chancelante, à elle-même.

Mon Dieu, pardonnez-lui!

GEORGES, la soutenant et la conduisant à un siége.

Du courage... le ciel te tiendra compte de cette nouvelle douleur... (Entrée de Henry. — A sa vue Georges ajoute:) Ah! c'est toi!... Eh! bien?... ces nouveaux témoins que tu as fait citer... les a-t-on entendus?...

HENRY, d'une voix altérée.

Oui.

GEORGES.

Et... rien encore?...

HENRY.

Rien... toujours la même obscurité... Oh! mon Dieu! quelle tâche que la mienne!

GEORGES.

Ah! frère, frère!...

(Leurs mains se joignent. — Moment de douloureux silence. — Richard, le visage à demi caché par un manteau et le chapeau rabattu sur ses yeux, paraît à la porte d'entrée.)

JEANNE

RICHARD, à part, à la vue de Georges.

Le voici!... mais il n'est pas seul... (Tressaillant violemment.) Jeanne!...

(Un instant il semble près de défaillir, puis, faisant effort sur lui-même, il se dirige sans bruit vers la chapelle, où il entre.)

HENRY, se remettant.

Et toi, Georges, qu'as-tu à m'apprendre?

GEORGES, tristement.

Pour la seconde fois, le président des assises a refusé de me recevoir.

HENRY.

Il eût manqué à son devoir en t'écoutant.

(Entrée de Tom et du greffier par le fond.)

LE GREFFIER, à Tom en entrant.

Remettez-moi l'accusée... Voici l'ordre.

TOM, jouant la rudesse.

Suffit... (Indiquant Jeanne qui s'est levée.) La v'là! (Bas à Jeanne.) N' m'en voulez-vous pas, mamselle, c'est l'habit qui veut ça.

LE GREFFIER, à Jeanne.

Venez...

GEORGES.

Mais l'audience n'est que pour midi... où la conduisez-vous donc, monsieur?

LE GREFFIER.

Auprès du sollicitor-général.

HENRY.

Que peut-il avoir à lui demander encore?...

GEORGES, avec espoir.

Oh! si quelque événement inespéré l'avait enfin mis sur la trace de la vérité!...

HENRY.

Je vais l'accompagner... (Prenant Jeanne par la main.) Monsieur le greffier, l'accusée est à vos ordres...

LE GREFFIER, indiquant la porte latérale de droite.

Ouvrez, Tom. (Tom s'empresse d'ouvrir.)

GEORGES, à Henry.

Va, frère... et puisse ton retour m'apporter du bonheur!

(Henry, Jeanne, le greffier et Tom sortent par la droite.)

SCÈNE VII.

GEORGES, puis RICHARD.

GEORGES, les regardant s'éloigner.

Encore une lueur d'espoir qui, dans un instant peut-être, sera évanouie!... (Ici Richard reparaît, sortant de la chapelle, et s'avance sans être entendu de Georges.) Mon Dieu! vous qui avez laissé tomber sur votre humble serviteur un rayon de votre divine lumière!... Dieu tout-puissant! achevez votre ouvrage... envoyez une preuve à deux pauvres frères qui la paieraient avec joie de leur vie!...

RICHARD, *se découvrant.*

Cette preuve, je vous l'apporte !

GEORGES, *vivement.*

Toi, Richard ?

RICHARD, *avec égarement.*

Moi !

GEORGES.

La preuve de l'innocence de Jeanne ?...

RICHARD, *hors de lui.*

Oui; je viens auprès de vous chercher un appui, car je succombe sous l'horrible fardeau qui m'accable... Je viens à vous... à vous seul... confier un épouvantable secret !...

GEORGES, *haletant.*

La preuve de l'innocence de Jeanne !... Oh ! fais cela, Richard, et Dieu te bénira !... (*Le fixant.*) Mais explique-toi ! parle sans crainte !...

RICHARD.

Oh ! je le sais !... il suffit qu'un secret soit confié à votre foi pour que vous le gardiez religieusement !

GEORGES, *avec un geste affirmatif.*

Eh bien ?...

RICHARD.

Il est un homme qui a voulu embrasser vos genoux, en vous criant : Sauvez-moi de la justice du ciel ! sauvez-moi de moi-même !... en vous criant : Dites, en étendant sur moi vos mains vénérables, que je puis espérer encore en la miséricorde de Dieu !

GEORGES, *reculant et à lui-même.*

Oh ! il m'épouvante... (*Haut.*) Parle, hâte-toi !...

RICHARD, *continuant.*

Qu'ai-je entendu ?... Jeanne traînée devant un tribunal... Jeanne condamnée peut-être !... et pour elle l'échafaud !... Oh ! non, non, cela ne sera pas... Si vous avez pu douter de son innocence... après m'avoir entendu, vous n'hésiterez plus à la sauver !

GEORGES.

Grand Dieu !...

RICHARD.

Dévoré de remords, délirant, éperdu, n'espérant qu'en vous qui pouvez pardonner... le coupable a voulu venir vous dire à vous seul, à vous que l'on croira quand vous crierez : Jeanne n'est pas coupable, je le jure !... il vient vous dire : — l'insensé, le meurtrier qui, poussé par une aveugle rage, perdant la raison à force de jalousie et de désespoir, a versé le poison destiné à Jeanne...

GEORGES, *haletant.*

Achève !...

RICHARD.

Mais vous pouvez la sauver, et vous la sauverez, n'est-ce pas ?... M. de Wilmore est riche... les gardiens de cette prison, on peut les gagner... Jeanne peut fuir !... Oui, vous la sauverez... mais sans tuer ma mère !... oh ! sans tuer ma mère !!!...

GEORGES.

Ta mère ?... Oh ! mais il est donc vrai... le meurtrier ?...

RICHARD, *tombant à genoux.*

C'est moi !...

GEORGES.

Toi !...

RICHARD.

Et maintenant, vous l'avez dit : Parle, fais cela, et Dieu te bénira... maintenant, une parole de consolation...

GEORGES, *avec exaltation.*

Jeanne innocente !...

RICHARD.

Vous ne m'écoutez plus....

GEORGES.

Toi, malheureux !... toi !... Fuis !... fuis !...

RICHARD.

Mais je vous implore !...

GEORGES.

Fuis, fuis, te dis-je !...

RICHARD, *se relevant.*

Vous refusez ?... Ah !... que le ciel me prenne en pitié !

(*Il se couvre de son manteau et sort en désordre.*)

SCENE VIII.

GEORGES, puis HENRY, JEANNE et TOM, *par la porte de droite, et* EDOUARD, *par la porte d'entrée.*

GEORGES, *seul, haletant.*

Ce que je viens d'entendre ?... lui !... Richard !... l'assassin !... et Jeanne... Jeanne !... Ah ! la vérité m'apparaît dans tout son éclat !... La pieuse fille offrait sa vie en sacrifice !... et la sainte, prête à cueillir volontairement la palme du martyre... c'est Marie !... c'est notre sœur !... Ah ! gloire à vous, mon Dieu ! qui, par elle, nous payez de quatorze années de souffrance !... Mon Dieu ! c'est à en devenir fou de joie !... (*La porte de droite s'ouvre.*) Ah ! la voilà ! la voilà ! (*Entrée de Jeanne, de Henry et de Tom. — Il court à eux chancelant et agité.*) Jeanne !... mon frère !... mes amis !...

HENRY, *vivement.*

Qu'as-tu, Georges ?...

ÉDOUARD, *entré au même temps.*

Cette agitation ?...

GEORGES, *s'écriant.*

Ah ! frère ! frère !... toi qui, un instant, as pu douter de la pureté d'un ange, prosterne-toi devant l'héroïque dévoûment de cette courageuse et sublime enfant !...

TOUS.

Que signifie?...

HENRY.

Que veux-tu dire?...

GEORGES, avec transport.

Je veux dire que celui qui m'avait mis au cœur la conviction de son innocence, vient d'en faire éclater la preuve à mes yeux !

HENRY, ÉDOUARD, TOM, et JEANNE avec un sentiment différent des trois autres.

La preuve?...

GEORGES.

La plus évidente, la plus victorieuse de toutes : l'aveu du coupable!...

HENRY.

Il se pourrait!...

JEANNE, à part.

Richard a parlé!

ÉDOUARD, haletant.

Jeanne justifiée!...

GEORGES, délirant.

Oui! oui! au lieu d'infamie et de supplice, à elle désormais l'admiration de tous!... à elle, à nous tous les bonheurs, toutes les joies!...

HENRY.

Achève! achève!...

GEORGES.

Là, tout à l'heure, se traînant à mes pieds, le meurtrier me livrait le secret de son bonheur et de sa vie!

HENRY, avidement.

Le nom de cet homme, frère? le nom de cet homme?

ÉDOUARD et TOM.

Oui! son nom? son nom?...

GEORGES, s'écriant.

Son nom?...

(Il tressaille violemment et s'arrête.)

HENRY, ÉDOUARD et TOM.

Eh bien?...

GEORGES, à lui-même, et balbutiant.

O mon Dieu!... dans mon ivresse... dans mon délire .. oubliant tout... m'oubliant moi-même...

HENRY.

Qui t'arrête?...

ÉDOUARD et TOM.

Parlez!...

GEORGES, à lui-même, et avec effroi.

C'est à vous, m'a-t-il dit... à vous seul que je confie cet épouvantable secret... Oh! pardon! pardon, mon Dieu!...

HENRY.

Qu'attends-tu?... Le nom du coupable?...

GEORGES.

Je ne puis!... je ne puis!...

HENRY, ÉDOUARD et TOM, stupéfaits.

Que dit-il?...

JEANNE, à Georges.

Ce nom, quaker, vous l'avez oublié!

HENRY.

Oh! ne l'écoute pas!... et parle!...

GEORGES, venant tomber sur un siége à gauche.

Non!... c'est impossible!...

ÉDOUARD.

Et pourquoi?...

GEORGES, avec épouvante.

Vous me demandez pourquoi je ne puis révéler un secret confié à ma foi!...

HENRY.

Quand il y va de la vie de Jeanne, tu peux hésiter?...

JEANNE, à Henry et à Édouard.

Qu'est-ce que ma vie auprès du salut de son âme?... et il y va du salut de son âme!

HENRY, avec anxiété.

Eh bien, Georges? que veux-tu faire?...

GEORGES, d'un ton solennel.

Mon devoir de quaker et d'honnête homme, comme tu fis, toi, ton devoir de magistrat, le jour où tu envoyas Jeanne devant ses juges!

HENRY, s'écriant.

O malheur! malheur!...

(Moment de silence et d'abattement.)

JEANNE, pressant la main de Georges, et à mi-voix.

Merci, frère!

ÉDOUARD, à mi-voix, à Tom.

Il est un devoir non moins sacré pour nous, Tom, c'est de la sauver!

TOM, de même, avec énergie.

Et nous aussi nous l'remplirons!

(Entrée du greffier, accompagné de gens de justice.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GREFFIER, GENS DE JUSTICE, puis UN GUICHETIER.

LE GREFFIER.

Le tribunal est assemblé... On n'attend plus que l'accusée et son défenseur.

(Georges et Henry font un mouvement. — Un guichetier, sortant de la chapelle, vient parler bas au greffier.)

JEANNE, à elle-même.

Mes pauvres frères!...

ÉDOUARD, à Tom, à mi-voix.

S'ils la condamnent, Tom...

TOM, de même.

En route, tout aussitôt, pour la France!

LE GREFFIER, au guichetier qui lui a parlé bas.

Une sentinelle à la fenêtre de cette chapelle, dont deux barreaux ont été descellés!

TOM, à part.

Malédiction!

ÉDOUARD, de même.

C'en en fait!... plus d'espoir!

LE GREFFIER.

Maintenant, au tribunal!

HENRY, élevant les mains.

Dieu tout-puissant, inspirez-moi des paroles qui persuadent!

GEORGES, de même.

Dieu tout-puissant! faites luire la vérité aux regards de ses juges!

HENRY, tendant la main à Jeanne.

Frère, je vais la défendre!

GEORGES.

Et moi, prier pour elle!

(Tom jette loin de lui le trousseau de clés qu'il a arraché de sa ceinture.—Tableau.—Le rideau baisse).

SIXIEME PARTIE.

Une cour entre deux grands bâtimens. — Une porte à guichet conduit dans l'intérieur de celui de gauche, qui est la prison. — Porte à deux battans qui condoit dans l'intérieur de celui de droite, qui est la maison de justice. — Cette cour est fermée au fond par une grille, ouverte au lever du rideau, et donnant sur une place ou square planté d'arbres. — Banc de pierre, à gauche.

SCÈNE I.

Mme MILLER, PAYSANS DE LA FERME, PEUPLE, HOMMES et FEMMES, puis RICHARD, puis TOM.

(Au lever du rideau, Mme Miller, immobile, le regard fixe, est assise sur le banc de pierre à gauche. De loin en loin et en silence, elle porte son mouchoir à ses yeux rouges de larmes. Les paysans sont groupés, partie à peu de distance de Mme Miller, partie près de la porte du bâtiment de droite.)

PREMIER PAYSAN, quittant la porte.

Sont-ils serrés là-dedans!... On ne jetterait tant seulement pas un grain d'orge par terre.

DEUXIÈME PAYSAN.

Pauvre bourgeoise!... En a-t-elle versé d'ces larmes d'puis qu'dure l'procès de c'te malheureuse!

PREMIER PAYSAN.

A c'matin, dès qu'la grille a été ouverte, elle est venue s'installer dans c'te cour, qui sépare la prison d'la maison d'justice.

DEUXIÈME PAYSAN.

Muette ni plus ni moins qu'une *statue!*

PREMIER PAYSAN.

Comme l'chagrin vous change une femme!

Mme MILLER, à elle-même.

Seigneur mon Dieu!... s'il faut qu'ell'soit condamnée!... (Les sanglots éteignent sa voix.)

PREMIER PAYSAN, à la porte de droite.

C'est toujours m'sieur Henry qui parle.

Mme MILLER, à elle-même.

Et Richard... que fait-il?... Lui aussi en mourra!

DEUXIÈME PAYSAN, à mi-voix aux autres.

A c'te heure que nut'déposition est faite, si nous tâchions d'emmener la bourgeoise?...

(Tumulte à droite, dans le tribunal. Richard, pâle et défait, paraît à la grille du fond.)

PREMIER PAYSAN.

Ah!... v'là qu'est terminé... Les juges se lèvent... Ils vont délibérer.

Mme MILLER, les mains jointes.

Mon Dieu! ayez pitié d'elle et d'nous! (Nouveau tumulte.)

TOM, dans le tribunal.

Attrape!... Ça t'apprendra, mon homme, à n'pas t'déranger!

PREMIER PAYSAN.

C'est Tom qui s'fait faire place en jouant des poings.

(Richard s'avance à gauche de la scène, en se traînant avec peine.)

Mme MILLER, à Tom, qui entre précipitamment.

Eh ben! Tom?...

TOM, avec joie.

Eh ben, ça va bien, bourgeoise! ça va très bien!

Mme MILLER, vivement.

Acquittée?...

TOM.

Pas tout à fait... mais ça en prend fièrement la tournure!

RICHARD, à part.

Il se pourrait!...

TOM.

Brave monsieur Henry!.. En v'là un qui vous manie la parole!... en v'là un qui vous en a de c't'éloquence!... à renverser les murailles, quoi! à fendre les rochers!... C'est-à-dire qu'il a parlé comme la Bible!... Hum! j'l'aurais embrassé d'

bon cœur !... Leur eu a-t-il dégoisé pendant huit heures d'horloge !... Oh ! bcn sûr, elle est sauvée !

RICHARD, haletant.

Sauvée ! dis-tu ?...

Mme MILLER, à sa vue.

Richard !...

RICHARD, prenant le milieu.

Sauvée !...

TOM.

Ça n' fait pas d' doute... A preuve qu' les juges pleuraient, qu' les spectateurs pleuraient, qu' tout l' monde pleurait... et qu'à moi seul, j' pleurais autant qu' tout l' monde... Vous comprenez qu'du moment qu'on a pleuré, on n' condamne pas !

RICHARD, avec espoir.

Ah ! ma mère !... ah ! Tom !... Un tel espoir !...

(Bruit de sonnette partant du tribunal. Tous tressaillent.)

PREMIER PAYSAN, à la porte de droite.

V'là les juges qui reprennent place.

TOM, d'une voix émue.

L' moment approche !...

RICHARD, défaillant.

Je me soutiens à peine !...

TOM, s'efforçant de se remettre.

Voyons, n' tremblez donc pas comme ça... (Passant à Mme Miller, prête à défaillir.) Et vous, la bourgeoise, pas d' bêtise... puisque j' vous dis...

RICHARD, chancelant.

Ah ! quand je devrais m'y traîner... je saurai !...

TOM, cherchant à le retenir.

Y n'y a plus qu' courage à avoir.

Mme MILLER, passant à Richard, qu'elle cherche aussi à retenir.

Dans un instant, Jeanne nous sera rendue !

RICHARD, se dégageant.

Oh ! priez Dieu, ma mère, qu'il en soit ainsi !

(Il leur échappe et s'élance dans la salle d'audience. — Quelques paysans y entrent avec lui.)

SCÈNE II.

Mme MILLER, TOM, LE RESTE DES PAYSANS, PEUPLE.

(Nouveau bruit de sonnette.)

TOM, qui est remonté jusqu'aux marches qui conduisent au tribunal.

Le président se lève... Il va parler.

Mme MILLER, à genoux et les mains jointes.

Mon Dieu !... mon Dieu !...

(La voix lui manque.)

TOM, à lui-même, d'une voix altérée.

Eh ben... d'où vient donc... qu' je n' suis plus si tranquille ?...

DEUXIÈME PAYSAN, à la porte.

Écoutons !...

(Moment de silence et d'anxiété. Chacun demeure immobile et l'oreille tendue dans la direction du tribunal.)

TOM, poussant un grand cri.

Ah !... j'ai mal entendu... c'est pas possible !...

Mme MILLER, qui s'est vivement relevée.

Quoi ?

TOUS.

Quoi donc ?...

Mme MILLER, à Tom.

Condamnée ?... (Geste affirmatif de Tom.)

TOUS.

Condamnée !

(Tous les regards s'abaissent. — Grand tumulte dans le tribunal.)

PREMIER PAYSAN, accourant.

Ah ! bourgeoise !... bourgeoise !...

TOM.

Parle vite ?...

PREMIER PAYSAN.

Au moment où l'arrêt a été prononcé... m'sieur Richard...

Mme MILLER, avidement.

Eh ben ?...

PREMIER PAYSAN.

Il est tombé à demi mort... On a été obligé de l' transporter dans la salle du greffe !

Mme MILLER.

Grand Dieu !... mes deux enfans !... du même coup !...

TOM.

Venez ! venez, bourgeoise !...

(Il l'entraîne par la grille en écartant la foule. Bientôt paraît Georges sortant du tribunal et soutenu par Édouard. — A leur approche, chacun se range.)

SCÈNE III.

GEORGES, ÉDOUARD, au fond, puis aussitôt JEANNE, HENRY, LE GREFFIER, GENS DE JUSTICE, puis TOM et Mme MILLER.

(Moment de silence, pendant lequel Édouard conduit Georges jusqu'au banc à gauche.)

ÉDOUARD, d'une voix altérée.

Condamnée ! ..

GEORGES, le regard fixe.

Vous l'avez permis, mon Dieu !...

(Entrée de Jeanne, elle est précédée et suivie de gens de justice, en tête desquels est le greffier. Henry, la tête penchée sur la poitrine, marche soutenu par Jeanne qui s'avance calme et résignée.)

JEANNE, à mi-voix.

Henry !... soyez fort !...

GEORGES, sur le banc à gauche et pleurant.

Ah ! ah ! ah !

HENRY, avec désespoir.

Condamnée !... Pauvre enfant, pardonne-moi... car je n'ai pas su te défendre !...

GEORGES, sanglotant.

Condamnée !... Et moi qui avais tant prié pour elle !...

HENRY.

Tout m'a failli à la fois... l'énergie, l'âme, la science, tout m'a abandonné !... Le dernier de mes confrères aurait réussi où j'ai succombé, moi !... Oh ! malheur ! malheur ! je n'ai pas su te défendre !

GEORGES.

Mais je suis donc maudit du ciel, que mes prières n'ont pu l'arracher à cette horrible destinée !...

HENRY.

A quoi sert donc l'innocence ?

GEORGES.

A quoi servent donc la vertu et la pureté des anges ? A quoi sert une vie tout entière consacrée à vous obéir, ô mon Dieu ?...

JEANNE.

Une pensée doit nous donner à tous du courage... la certitude que nous avons tous accompli notre devoir.

ÉDOUARD, suffoquant.

Ah ! Jeanne !... Jeanne !...

JEANNE, détachant la croix qui est à son cou.

A vous, Édouard, ce premier présent de ma mère adoptive... et répétez-lui que je meurs innocente.

LE GREFFIER.

Jeanne, vous allez attendre dans votre prison le moment de votre départ pour Saint-Nicholas, où l'arrêt doit recevoir son exécution !

HENRY, pleurant.

La mort !

GEORGES, de même.

Et auparavant, une heure d'agonie sur la place de l'Église !... heure cruelle ! dont chaque minute sera un supplice, chaque seconde une torture !...

HENRY, s'animant.

Ah ! désespoir et regrets à ses juges !... à ses juges qui, un jour, auront un terrible compte à rendre à Dieu !... Désespoir et regrets à ces hommes qui jettent une innocente au bourreau !

GEORGES, s'écriant avec des sanglots.

Oui, innocente !... je le sais bien, moi ! Je le sais bien !

LE GREFFIER, vivement.

Que voulez-vous dire ?...

(Tous les regards se portent spontanément sur Georges.)

GEORGES.

Que pour la sauver, je n'ai qu'un mot à prononcer !...

LE GREFFIER.

Achevez... achevez !...

GEORGES, reculant, et avec épouvante.

Oh ! non !... non !...

HENRY, s'écriant.

Mon Dieu ! jamais martyrs furent-ils plus éprouvés que nous ?... et deviez-vous nous frapper encore dans cette enfant ?... La mort, l'ignominie, à elle, si pure et si sainte !... Oh ! c'est trop ! c'est trop !... et nous en réclamons notre part !

JEANNE, vivement.

Arrêtez !...

GEORGES, comme inspiré.

Oui ! à nous qui n'avons pu te sauver, enfant ! à nous, la moitié de l'opprobre dont un arrêt cruel vient de te flétrir !... à nous, tes frères !...

TOUS.

Ses frères !...

GEORGES.

La honte et l'infamie comme à toi !... Ainsi donc l'infamie et la honte (Montrant Henry.) à un homme qui, pendant six ans, fut la gloire de la magistrature !... l'infamie et la honte à moi, qui vous avais voué toute mon existence !

(Les paysans l'entourent avec reconnaissance.)

JEANNE.

Ah ! qu'avez vous fait ?...

HENRY, l'étreignant.

Fille innocente d'un père innocent ! fille condamnée d'un père injustement condamné, relève la tête, Marie de Warton !

ÉDOUARD, s'écriant, à lui-même.

Warton !... (Il se fouille rapidement.)

GEORGES.

Oui ! relève la tête avec orgueil, sœur !...

HENRY.

Et, avec le démenti que nous donnons à tes juges, reçois la seule réparation qu'il soit en notre pouvoir de t'offrir !

ÉDOUARD, qui vient de consulter un papier.

Warton ! avez-vous dit ?..

GEORGES, vivement.

C'est le nom de notre père.

HENRY.

C'est le nôtre !

ÉDOUARD.

Et votre père ?... Il y a quinze ans ?... à Glascow ?...

HENRY, vivement.

Déshonoré pour le crime d'un autre !

ÉDOUARD, présentant le papier à Henry.

Pour le crime de William Happer ?

HENRY, haletant.

Grand Dieu !... ce papier ?...

(Georges et Henry dévorent le papier des yeux.)

ÉDOUARD.

Le jour fatal, je devais le remettre à ma malheureuse mère !